

DESRUES,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A SPECTACLE;

PAR MM. LÉOPOLD, ST.-AMAND ET JULES DULONG,

Musique de M. ALEXANDRE,

Ballet de M. Renauzy,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de
la Gaité, le 20 décembre 1828.



PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉÂTRE DE M. SCRIBE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29,

Vis-à-vis le nouveau Théâtre de l'Ambigu-Comique.

— 1828 —

1828.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

DESRUES DE BURY , ci - devant , épicier , agent d'affaires.....	M. FRANCISQUE.
Le Baron DE SAINT-FAUST , gentilhomme de province.....	M. JULIEN.
Le Chevalier DE VALMOUR , jeune mousque- taire.....	M. LÉOPOLD.
RENAUDIN , filleul de Desrués.....	M. LEMÉNIL.
LÉONARD , ouvrier , ami de Renaudin.....	M. PARENT.
FRANÇOIS , valet d'hôtel garni.....	M. MERCIER.
GIRAUD , tonnelier de Versailles.....	M. LEQUIEN.
Un Officier de la Connétable.....	M. JOSEPH.
La Baronne DE ST.-FAUST.....	Mad. GOBERT.
CLÉMENTINE , sa fille.....	Mlle. SIDONIE.
GERTRUDE , gouvernante de Desrués.....	Mlle. BOURGEOIS.
JEANNETTE , jeune cuisinière , sœur de Léonard.....	Mad. ADOLPHE.
MAD. MASSON , maîtresse d'hôtel garni.....	Mad. DESJARDINS.
MARIANE , servante de Desrués.....	Mlle. VICTORINE.
Personnages divers , Ouvriers , Peuple , Pas- sans , Pauvres , Soldats du Guet , etc.	

La Scène se passe à Paris en 1776.



Imp. de CHAMPAIGNON , rue Cit-le-Cœur , n. 7.

DESRUES,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le cabinet d'affaires de Desrués. Au fond, une fenêtre donnant sur la rue, et une porte ouvrant sur le palier d'un escalier qui communique aux étages supérieurs et à la boutique d'épicerie, située au-dessous du cabinet de Desrués. A droite, l'entrée principale. Lorsque la porte, qui se pousse en dedans, est ouverte, on lit sur le panneau : CABINET D'AFFAIRES. A gauche, tout-à-fait à l'avant-scène, une petite porte dérobée qui communique au laboratoire de chimie de Desrués, situé au rez-de-chaussée. Un peu plus loin, du même côté, une seconde porte donnant dans les autres chambres de l'appartement. Çà et là, le long des murs, des casiers, des cartons, etc. En avant, un bureau surchargé de papiers. Dans un coin, à terre, une grande malle.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} DE ST.-FAUST, seule.

(Au lever du rideau, la plus profonde obscurité règne sur la scène. Madame de St.-Faust, marchant péniblement, paraît à la deuxième porte de gauche. La lumière qu'elle porte ne jette que peu de clarté dans le cabinet. Elle s'avance dans l'attitude de quelqu'un qui écoute. Ses traits sont empreints de l'expression de la douleur.)

J'avais cru entendre du bruit!... je me serai trompée sans doute. (elle pose sa lumière sur le bureau.) Nuit horrible!... vainement je change de place... partout je respire un air embrasé... ma poitrine est brûlante, et des douleurs aiguës...

Ah! l'incertitude où je suis sur le sort de mon époux et de mon fils accroît encore mes souffrances! Si du moins, ma fille... ma Clémentine était près de moi! Et point de nouvelles de M. Desrués! depuis près de vingt-quatre heures absent de ces lieux... aura-t-il réussi? Ah! s'il tarde long-temps encore... (*bruit sourd. Elle prête de nouveau l'oreille.*) Mais cette fois, je ne m'abuse pas... quelqu'un vient par cette issue dérobée... serait-ce?... (*on voit Desrués paraître à la petite porte dérobée de gauche, qu'il ouvre avec précaution.*) Ah! M. Desrués!

SCÈNE II.

DESRUÉS, M^{me} DE ST.-FAUST.

(Desrués est enveloppé d'un long manteau, et à la tête couverte d'un chapeau rabattu.)

DESRUÉS.

Silence, Madame!

M^{me} ST.-FAUST.

Pourquoi ces précautions chez vous?

DESRUÉS, à demi-voix durant toute la scène.

Vous le saurez... Préparez-vous à me suivre à l'instant.

M^{me} ST.-FAUST.

Vous suivre? en quels lieux?

DESRUÉS.

Après de votre fils.

M^{me} ST.-FAUST.

Mon fils!

DESRUÉS.

J'ai découvert, suivi les traces de l'inconnu qui vous l'enlevait.

M^{me} ST.-FAUST.

Quel est-il?

DESRUÉS.

Le baron de St.-Faust.

M^{me} ST.-FAUST.

Mon époux!

DESRUÉS.

Lui-même. Ainsi que vous, je le croyais réfugié en Flandres: il était à Paris!

M^{me} ST.-FAUST.

- Et je l'ignorais... Mais dans quel dessein, sans me préve-

nir, arracher mon fils de son collège ? Monsieur, savez - vous quel motif a pu l'engager ?

DESRUES.

Le même égarement qui lui a fait provoquer dernièrement en duel, le marquis de Valmour... Sa jalousie. Épiait votre conduite, il a appris que vous aviez reçu plusieurs fois en secret celui qu'il nomme son rival.

M^{me} ST.-FAUST.

Ce n'est que d'après vos conseils...

DESRUES.

Il est vrai. Ennemi généreux, M. le Marquis voulait se concerter avec vous sur les moyens d'obtenir la grâce de votre mari. Quoiqu'il en soit, M. de St.-Faust se retirait en Angleterre avec son fils. L'imprudent ignorait que le tribunal des maréchaux de France, informé de son retour, avait déjà transmis l'ordre de l'arrêter à Calais, à l'instant de son embarquement. Grâce au ciel, j'ai pu l'atteindre assez tôt pour l'éclairer sur ses dangers ; et détrompé maintenant à votre égard, M. le Baron a consenti à revenir sur ses pas. Je vous le ramène, Madame.

M^{me} ST.-FAUST.

Juste ciel ! mon époux à Paris, malgré les dangers qui l'y menacent !

DESRUES.

Rassurez-vous. L'asile que je lui ai choisi, est sûr. Mais les momens sont précieux... de grâce, hâtez-vous, Madame. Une voiture nous attend ici près ; nul ne saurait trahir la retraite où je vous conduis. J'ai tout prévu : seul, je serai votre guide. Partons, allons rejoindre votre époux et votre fils.

M^{me} ST.-FAUST.

Partir ! au milieu de la nuit ? Un secret effroi !...

DESRUES.

Craindriez-vous de vous confier à moi ?

M^{me} ST.-FAUST.

Non... non, Monsieur ; mais... mes forces épuisées...

(Elle chancelle.)

DESRUES, *la soutenant.*

Qu'avez-vous, Madame ?

M^{me} ST.-FAUST.

Je ne sais. Depuis votre départ... un mal toujours croissant...

DESRUES, *à part, en l'observant.*

Mes calculs étaient justes.

M^{me} ST.-FAUST.

Faudrait-il donc mourir sans revoir tout ce qui m'est cher !

DESRUES.

Repoussez ces idées pénibles... Allons, du courage, Madame !

M^{me} ST.-FAUST.

Demeurez, Monsieur ; je suis à vous dans l'instant.

(Elle rentre dans son appartement en chancelant, et en se soutenant sur les meubles.)

SCÈNE III.**DESRUES, seul.**

(Il la regarde sortir.)

Je touche au but... Grâce à mes précautions, personne ici ne soupçonnant mon retour, la disparition de cette femme ne pourra m'être imputée. Elle s'attend à retrouver son époux, son fils... ni l'un, ni l'autre ne saurait troubler mes desseins. Son époux... déclaré seul coupable dans sa querelle avec le marquis, puisqu'il fut l'agresseur, il sait trop le sort qui l'attend en France, s'il osait y revenir... Quant au jeune Ernest..., Beaupré a reçu ses derniers soupirs à Versailles, et la main qui a donné la mort au fils, saura, dans peu, faire disparaître la mère!... Oui, ma fortune, mon intérêt, exigent le sacrifice de cette famille tout entière... Tout entière?... non ! Clémentine, seule... mon amour la protège. Je veux lui rendre tous les biens que j'ai su acquérir aux dépens des siens, et le monde, encore une fois dupe de mon apparente générosité, me bénira d'avoir réintégré une malheureuse orpheline dans l'héritage de ses pères... Voici la Baronne!

SCÈNE IV.**M^{me} DE ST.-FAUST, portant une petite cassette sous son bras,**
DESRUES.**M^{me} ST.-FAUST.**

Partons, Monsieur.

DESRUES.

Je suis à vos ordres. Par cet escalier dérobé, en traversant

mon laboratoire, nous gagnerons la voiture qui nous attend dans une petite rue peu fréquentée, derrière la maison.

M^{me} ST.-FAUST.

Et ma fille!... ne vais-je pas aussi la revoir?

DESRUES.

Mademoiselle Clémentine est à l'abri de tous dangers dans son couvent; pourquoi lui faire partager les vôtres? Fiez-vous à mon amitié du soin de la reconduire dans vos bras, dès que les jours de votre époux seront en sûreté.

M^{me} ST.-FAUST.

Hélas! fasse le ciel que je puisse...

DESRUES.

Un moment! il faut de l'or pour assurer la fuite de monsieur le Baron.

M^{me} ST.-FAUST.

Cette cassette renferme les cent trente mille livres que vous m'avez comptées; c'est le montant de l'acquisition que vous avez faite de notre terre de St.-Faust.... Quant à cette malle.....

DESRUES.

Cette malle... (à lui-même, en portant ses regards de madame de St.-Faust sur l'objet désigné.) Horrible idée!... Mais, qu'importe? je vais moi-même...

(Il saisit la malle, et s'apprête à la traîner hors de scène.)

M^{me} ST.-FAUST, dont les forces semblent s'épuiser.

En vain je m'efforce de lutter contre le mal qui me dévore.....

(Elle s'appuie sur le bureau.)

DESRUES, à lui-même.

Aurais-je trop tardé?... (haut.) Allons, Madame, réunie pour toujours à votre époux, et à votre fils...

M^{me} ST.-FAUST.

Mon fils... oui, hâtons-nous.

(On frappe avec force à la porte de la boutique, dans la rue.)

DESRUES, avec effroi, et laissant retomber la malle.

Quel est ce bruit?... Qui peut à cette heure?...

(On frappe plus fort.)

GERTRUDE, au dehors.

Renaudin! Mariane! descendez.... on frappe à la boutique.

DESRUES.

C'est la voix de Gertrude ! qu'elle ne nous surprenne pas ici !...
Partons !

(Il ressaisit la malle, la traîne et disparaît avec la Baronne par la
porte dérobée. La scène reste un moment vide.)

GERTRUDE, *au dehors.*

Allons donc ! Mariane ! Claude !

SCÈNE V.

GERTRUDE, puis MARIANE.

GERTRUDE, *à la porte du fond, un bougeoir à la main.*

Voyez donc qui peut ainsi venir, au milieu de la nuit, frapper
à notre porte ? (*elle ouvre une croisée, et regarde dans la
rue.*) Je ne distingue pas... il fait si noir ! (*on frappe encore.*)
Eh ! doucement, donc, là-bas ! vous allez réveiller les voisins...
Voilà qu'on descend. (*elle appelle.*) Claude ! Mariane !

MARIANE, *au dehors.*

On y va ! on y va !

GERTRUDE.

Dépêchez - vous donc ! on frappe à la boutique. (*venant en
scène.*) Et ce M. Renaudin qui n'est pas dans sa chambre ! Voilà
ce que c'est ! il profite de l'absence de son parrain, de ce bon
M. Desrues, pour rentrer tard, ou ne pas rentrer du tout,
peut être... Quelle conduite ! c'est une horreur ! (*Mariane
paraît.*) Ah ! vous voilà Mariane ? Eh bien, qui frappe ?

MARIANE.

Un homme que je ne connais pas, Mam'zelle ; un étranger.
Il vient de loin, et demande M. Desrues.

GERTRUDE.

Belle heure pour se présenter chez les gens ! Vous lui avez
dit que notre maître était en voyage ?

MARIANE.

Oui, mais il veut absolument entrer.

GERTRUDE.

Vous ne l'avez pas souffert, je pense ?

MARIANE.

Si fait.

GERTRUDE.

Comment ! quelle imprudence ! Introduire un étranger, à pa-
reille heure, dans une maison où il n'y a que des femmes !

MARIANE.

Il a l'air si respectable! et puis, d'ailleurs.... Je l'entends.
(allant à la porte du fond.) Tenez bien la rampe, Monsieur, l'escalier est un peu roide... bien... vous y voilà.

(On voit le baron monter l'escalier.)

SCENE VI.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, *simplement vêtu, à Mariane.*

Je vous remercie. *(à Gertrude.)* Est-il vrai, Madame, que M. Desrues de Bary soit absent?

GERTRUDE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Quel contretemps! Pardon, si je me présente si matin: je descends à l'instant de voiture, et à mon arrivée dans cette ville, où je ne connais personne, je comptais...

GERTRUDE.

Monsieur vient de loin pour parler à mon maître?

LE BARON, *préoccupé, durant les questions de Gertrude.*

Oui.

GERTRUDE.

C'est sans doute pour affaire que Monsieur souhaite?...

LE BARON.

Non.

GERTRUDE.

J'entends; Monsieur est un ami de M. Desrues?

LE BARON.

Oui.

GERTRUDE.

En ce cas, si c'était quelque chose qu'on pût lui dire?...

LE BARON.

Non.

GERTRUDE, *piquée.*

Oui... non... Voilà un singulier personnage, avec son ton bref! Décidément, il m'est suspect.

LE BARON.

Dites-moi, pensez-vous que M. Desrues soit long-temps absent?

Desrues.

GERTRUDE.

Il sera de retour ce matin.

LE BARON.

Ce matin ? alors, si ce n'est pas trop abuser de votre complaisance, je vous demanderai la permission de l'attendre.

GERTRUDE.

L'attendre ?

LE BARON.

Oui ; ici... où vous voudrez... je ne veux pas vous gêner.

GERTRUDE.

Je demande bien pardon à Monsieur, mais il me semble qu'à l'heure qu'il est, pour la première fois que vous venez dans cette maison...

LE BARON.

C'est juste.

GERTRUDE.

Encore, si je savais le nom de Monsieur...

LE BARON.

Mon nom ? (*à part.*) Dois-je me faire connaître ?... Non, partons.

GERTRUDE.

Monsieur se retire ?

LE BARON.

Je le dois. (*Fausse sortie.*) Un mot encore, je vous prie : Madame de St.-Faust ?...

GERTRUDE.

Est ici, Monsieur.

LE BARON.

Elle y est ! (*à lui-même.*) Pourquoi tarder d'éclaircir mes doutes ? (*haut.*) Conduisez-moi près d'elle.

GERTRUDE.

Monsieur n'y pense pas : dois-je lui répéter que le moment n'est guère favorable ?...

LE BARON.

En effet. Cependant je ne doute pas que lorsque Madame de Saint-Faust saura qui je suis... Veuillez au moins vous charger de lui remettre sur-le-champ un billet que je vais écrire.

GERTRUDE.

A la bonne heure, Monsieur. Quoiqu'il soit peut-être inconvenant de troubler le sommeil de cette dame, écrivez toujours. (*Elle lui indique le bureau. Le Baron s'assied et écrit.*) Que signifie ce mystère ? Serait-ce quelque nouvelle intrigue ? M. Desrués a beau dire, je n'ai pas beaucoup de confiance dans la vertu de cette belle Baronne. Sa conduite équivoque, depuis qu'elle habite ici...

SCENE VII.

LES MÊMES, RENAUDIN.

RENAUDIN, *paraissant tout-à-coup au fond.*Eh vite! regagnons ma chambre. (*S'arrêtant à la porte.*) On est déjà levé ici? Mon parrain serait-il de retour?GERTRUDE, *l'apercevant.*

Enfin, c'est vous, Renaudin, c'est fort heureux! n'avez-vous pas de honte?

RENAUDIN.

Et de quoi, mademoiselle Gertrude? Hier au soir, j'avais deux mots à dire à Léonard; vous savez bien, le frère de Jeanette?

GERTRUDE.

Oui, un mauvais sujet comme vous.

RENAUDIN.

La boutique fermée, je vas le rejoindre; il me propose une partie d'ombre, j'accepte et je gagne... Il me demande sa revanche, j'y consens; et de partie en revanche... vous comprenez? Où est le mal?

GERTRUDE,

Où est le mal? vous le demanderez à M. Desrués.

RENAUDIN.

Est-ce qu'il est revenu?

GERTRUDE.

Non.

RENAUDIN.

C'est singulier! j'avais cru tout-à-l'heure...

LE BARON, *donnant sa lettre à Gertrude.*

Veuillez, je vous prie, porter sans retard ce billet à madame de St.-Faust.

GERTRUDE.

Oui, Monsieur.

RENAUDIN.

Madame de St.-Faust? elle est donc encore ici?

GERTRUDE.

Belle demande! ne le savez-vous pas?

RENAUDIN.

C'est justement parce que je crois être sûr du contraire...

LE BARON.

Comment?

GERTRUDE.

Que dites-vous ?

RENAUDIN.

Eh ! mais sans doute. Tout-à-Pheure, en rentrant ici, j'aperçois de loin, dans la petite rue, derrière la maison, une espèce de voiture qui stationnait devant la porte du laboratoire de mon parrain ; je m'arrête par curiosité, et au bout d'une minute, je vois sortir deux individus, homme et femme !

GERTRUDE.

Cette femme ?

RENAUDIN.

Je l'ai bien reconnue ; c'était madame de St.-Faust.

LE BARON.

Qu'entends-je ?

RENAUDIN.

Quant à l'homme, il était enveloppé dans un manteau ; portait son chapeau sur les yeux. Je n'ai donc pu remarquer ni ses traits, ni sa tournure ; seulement à la taille, j'avais supposé d'abord...

LE BARON.

Quoi donc ?

RENAUDIN.

Non, rien ; je me serai trompé. J'allais m'approcher, lorsqu'une maudite patrouille du guet est venue m'en empêcher. Nos gens sont montés en voiture, et je les ai perdus de vue.

LE BARON, à part.

Circonstance étrange !

GERTRUDE, à part.

M. Desrués, qui justement en partant a confié à madame de St.-Faust une clé de cette issue. Cela se rapporterait parfaitement.

LE BARON.

Mais ne peut-on s'assurer ?

RENAUDIN.

Rien n'est plus facile. Mademoiselle Gertrude, entrez vite dans son appartement,

GERTRUDE.

Vous avez raison.

(Elle entre dans l'appartement de gauche, suivie de Mariane.)

LE BARON, à lui-même.

Juste ciel ! n'arriverais-je à Paris que pour voir justifier mes soupçons !

RENAUDIN.

Qu'est-ce que ça veut donc dire ? Bien sûr il y a quelque chose là-dessous. On ne part pas ainsi, au milieu de la nuit, sans prévenir personne... il faut...

LE BARON, à Gertrude qui reparait.

Eh bien ?

GERTRUDE.

En effet, madame de St.-Faust n'est plus chez elle.

RENAUDIN.

Je vous le disais bien.

GERTRUDE.

Et tout annonce qu'elle en est partie pour n'y plus revenir.

LE BARON.

Que penser ?

GERTRUDE.

Voilà donc mes conjectures réalisées ! je l'avais prédit ! on me traitait de folle, de visionnaire. M. Desrués, lui-même, me taxait de calomnie ! Ces tête-à-tête ; ces rendez-vous secrets avec cet étranger, cela devait finir ainsi.

LE BARON.

Que parlez-vous d'étranger ? de rendez-vous ?

GERTRUDE.

Eh ! mon dieu ! ce n'est pas un mystère. Tout le monde sait que depuis que madame la Baronne est descendue chez mon maître, munie d'une procuration générale de son mari, et sous le prétexte de vendre sa terre, elle n'a cessé de recevoir secrètement un grand seigneur... un Marquis...

LE BARON, à part.

Chaque mot est un coup de foudre ! (*haut.*) Ainsi vous supposez que madame de St.-Faust...

GERTRUDE.

A profité de l'absence forcée de M. Desrués, pour prendre cette nuit la fuite avec quelqu'aimant.

LE BARON.

Grand dieu !

GERTRUDE.

C'est clair, ça.

RENAUDIN.

Au fait, je commence à croire aussi... avec ça qu'on dit qu'elle n'a épousé son mari que par convenance. Ce M. de Valmour, qu'elle aimait avant son mariage...

LE BARON, hors de lui, et l'interrompant.

Assez ! assez ! (*à Gertrude.*) Le nom de l'étranger ?

GERTRUDE.

Vraiment, quel autre que ce marquis de Valmour ?...

LE BARON.

Valmour !

GERTRUDE.

Le même avec qui ce pauvre baron de St.-Faust s'est battu dernièrement par jalousie.

RENAUDIN.

Et non sans raison, en voilà la preuve.

LE BARON, à lui-même.

Lâche ravisseur ! épouse criminelle !

GERTRUDE.

Qu'avez-vous, Monsieur ?

RENAUDIN.

Quelle agitation !

LE BARON.

Rien, ce n'est rien. (à lui-même.) Une dernière certitude me reste à acquérir. Quels que soient les dangers qui me menacent, courons à l'hôtel de Valmour !

(Il se dirige vers le fond.)

GERTRUDE.

Monsieur n'attend donc pas mon maître ?

LE BARON.

Non.

RENAUDIN.

Reviendrez-vous ?

LE BARON.

Peut-être.

(Il sort.)

GERTRUDE.

Quel original ! Il faut absolument que je sache... (appelant.)
Monsieur !... Monsieur !... écoutez donc !...

(Elle sort sur les traces du Baron.)

SCÈNE VIII.

RENAUDIN, seul.

Oui, cours ; du train dont il va, il doit être déjà loin. Au fait, il est plaisant cet homme ; il a dans son ton quelque chose de mystérieux comme tout ce qui se passe ici cette nuit ; mais que

me fait à moi ? L'essentiel, c'est que mon parrain ne soit pas encore de retour de son petit voyage ; car s'il m'avait surpris... s'il venait seulement à savoir que presque toutes les nuits, j'accompagne Léonard, il ferait un beau train ! Lui, si rigide sur ce qu'il nomme les bienséances, les bonnes mœurs ! du moins, à ce qu'il dit, car je soupçonne ; et j'ai mes raisons pour ça... (*il baille.*) Mais je crois que le sommeil me gagne. Ça n'est pas surprenant. Si j'allais me coucher ? Oh ! non, le jour ne peut tarder à venir, et je risquerais... Eh bien là... Oui, dans le fauteuil de mon parrain. Un somme est bientôt fait, et j'y serai à merveille. (*Il s'approche du bureau, éteint la lumière, et s'étend dans le fauteuil.*) Quand donc serai-je maître à mon tour, pour aller, venir, me lever et me coucher à ma fantaisie ? Parbleu, quand ? ça ne peut tarder : mon parrain ne m'a-t-il pas promis de me céder son fonds d'épicerie ? Et il fait bien, mon parrain : le nouvel état qu'il a entrepris depuis quelque temps, cadre si peu avec les habitudes du commerce... Agent d'affaires !... tandis que moi... Pourquoi faut-il qu'en même temps il m'impose la condition d'épouser mademoiselle Gertrude, moi qui aime Jeannette. O Jeannette ! bonsoir, bonsoir, Jeannette ! bonsoir !..

(*Il s'endort. Au bout d'un moment Gertrude reparait. Le jour commence à venir.*)

SCÈNE IX.

RENAUDIN, GERTRUDE, puis MARIANE.

GERTRUDE.

Je n'ai pu le rejoindre ! Cette Baronne ne me sort de pas la tête ! Fiez-vous donc aux apparences, après cela... Et M. Desrués, que dira-t-il, quand il apprendra cette belle équipée ? Il faut en convenir, le monde est bien pervers ! Mais qu'est donc devenu Renaudin ? serait-il remonté chez lui ? Vraiment il en est bien capable. Renaudin ! Renaudin !

RENAUDIN, *s'éveillant en sursaut.*

On y va ! Qu'est-ce que c'est ? hein ?

GERTRUDE.

Là, j'en étais sûre ! Monsieur commence sa nuit au moment où le jour paraît.

RENAUDIN.

Le jour ?

GERTRUDE.

Sans doute, n'entendez-vous pas Claude qui ouvre la boutique?

RENAUDIN.

Déjà? c'est ma foi vrai. Diable! c'est dommage! j'étais parti.

GERTRUDE.

Eh bien, vous vous rattraperez la nuit prochaine. Voyons, descendez aider à Claude.

RENAUDIN.

Impossible. Hier en partant mon parrain m'a donné des papiers à mettre en ordre, et je vais profiter de ce qu'il est de bonne heure... (*Il s'assied au bureau.*)

GERTRUDE.

Dépêchez-vous donc; car, vous le savez, voici le moment où les pratiques viennent en foule. (*à Mariane.*) Eh vite, que le ménage soit fait lorsque M. Desrues débarquera de la voiture.

(Elle s'occupe avec Mariane des soins du ménage. Le jour paraît tout-à-fait.)

RENAUDIN, à lui-même.

Allons, mademoiselle Gertrude a raison, il faut se mettre à l'ouvrage. C'est drôle tout d'même d'être en même temps à la boutique d'épicerie, le premier garçon de mon parrain, et, dans ce cabinet, le commis en chef de M. Cyrano Desrues de Bury.

(On entend sonner.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GIRAUD, puis peu après JEANNETTE.

GIRAUD, entrant par la porte de droite, que Gertrude vient d'ouvrir

M. Desrues de Bury, agent d'affaires?

GERTRUDE.

C'est ici, Monsieur. Il n'y est pas; mais voilà son commis.

RENAUDIN, à part..

Diable! ce client est matinal. (*haut.*) Que souhaitez-vous, Monsieur?

GIRAUD.

J'ai vu dans les papiers publics que M. Desrues était chargé vendre plusieurs quartiers de vignes, situés à Mendon.

RENAUDIN.

Ah ! oui, Monsieur, oui.

GIRAUD.

Pourriez-vous me procurer des renseignemens ?

RENAUDIN.

Rien n'est plus facile. (*il prend un papier sur le bureau et le présente à Giraud.*) Cette note contient tous ceux que le vendeur a pu nous fournir.

GIRAUD.

Avec votre permission, j'y jeterai un coup-d'œil. (*Il s'assied.*)

RENAUDIN.

A votre aise, Monsieur.

JEANNETTE, à la porte du fond.

Peut-on entrer ?

RENAUDIN.

C'est Jeannette !

GERTEUDE.

Comment, c'est vous, ma petite ? Enchantée de vous voir... Embrassons-nous donc. (*à part, après l'accolade.*) Je me serois bien passée de sa visite.

RENAUDIN.

Par quel hasard, si matin dans notre quartier ?

JEANNETTE.

Ce n'est pas par hasard : quoiqu'on soit en service, maintenant, dans le marais, le beau quartier de la haute magistrature, on n'en est pas plus fière pour ça. Et je viens tout exposé... (*apercevant Giraud.*) Mais vous avez du monde ici ?

RENAUDIN.

Ne faites pas attention... un client... c'est l'affaire d'un moment.

GIRAUD, lui rendant le papier.

Ces renseignemens me suffisent. Seulement, on n'indique pas le prix.

RENAUDIN.

Ah ! cela regarde Monsieur Desrues : si vous désirez l'attendre ?...

GIRAUD.

Impossible... l'heure me presse ; il faut que je me rende au Châtelet. Je reviendrai dans un autre moment.

RENAUDIN.

Comme il vous plaira.

(Il reconduit Giraud qui salue et sort par l'entrée principale.)

Desrues.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *excepté*, GIRAUD.

RENAUDIN.

Bonne pratique ! c'est ainsi qu'on en voit à la journée ! « Je reviendrai, » et jamais en n'entend parler d'eux.

JEANNETTE.

Je vous disais donc, que pour voir cette bonne Gertrude, j'ai profité de ce que monsieur le Lieutenant-Criminel, mon maître, serait retenu toute la journée au Châtelet pour une affaire qu'il est allé instruire hier à Versailles.

GERTRUDE ET RENAUDIN.

A Versailles ?

JEANNETTE.

Oui. Il est question d'un empoisonnement. C'est un nommé Beaupré, venant de Paris avec un jeune homme tout malade, qu'il disait être son neveu, et qui est mort presque subitement. On est à la recherche de l'oncle ; au retour du greffier, tantôt, j'en saurai davantage, et je vous en ferai part, si ça vous intéresse. Revenons : vous ne savez pas ?... j'ai une partie charmante à vous proposer pour aujourd'hui.

RENAUDIN.

Quelle est donc cette partie ?

JEANNETTE.

C'est d'assister d'abord à un petit bal chez une dame de ma connaissance, et d'aller voir ensuite, en grande compagnie, le feu de la St.-Jean à l'hôtel-de-Ville. Le maître d'hôtel de monsieur le prévôt des marchands, qui sera des nôtres, doit nous faire bien placer.

GERTRUDE.

Et chez qui, ce bal ?

JEANNETTE.

Chez madame Masson, dont le fils est petit clerc chez nous, et qui tient un hôtel garni près la rue de la Mortellerie. On s'amusera beaucoup. Je vous retiens pour le premier menuet, M. Renaudin.

GERTRUDE, *à part*.

C'est ça ; je comprends. (*haut.*) Je suis bien fâchée, ma chère, mais il nous est impossible...

RENAUDIN.

Je ne vois pas cela ; c'est demain la St.-Jean, par conséquent,

fête. On ferme le cabinet d'affaires à midi, et quant à la boutique, Claude et Mariane suffiront bien...

GERTRUDE.

Y songez-vous, M. Renaudin? Est-ce ainsi que vous reconnaissez les bontés de votre parrain? Que dirait-il, s'il nous voyait négliger cette maison, au moment où il s'apprête à nous la laisser en toute propriété? Non, Jeannette, je vous le répète, ni moi, ni M. Renaudin, nous ne pouvons aller chez votre madame Masson. (*à part.*) Vraiment, conduisez donc au bal des cavaliers pour Mademoiselle. (*Elle remonte la scène.*)

JEANNETTE, *à Renaudin.*

J'ai joliment réussi! Moi qui ne l'invitais que pour vous faciliter les moyens de venir.

RENAUDIN.

Laissez-moi faire, Jeannette; Léonard, votre frère, viendra sans doute rôder par ici, ce matin, et nous trouverons ensemble quelque moyen...

GERTRUDE, *au fond, regardant par la fenêtre*
Voilà M. Desrues.

RENAUDIN.

Mon parrain! Eh! vite, je me sauve à la boutique.

(*Il sort par le fond.*)

GERTRUDE.

Le voilà, ce cher Monsieur! Si vous voyiez... c'est comme une fête dans le quartier; tous les voisins sont sur leurs portes... On l'entoure, on s'informe de sa santé.

JEANNETTE.

C'est un si brave homme!

GERTRUDE.

Ah! Jeannette, vous ne connaissez pas toutes ses vertus! C'est peu d'aimer son prochain, d'obliger les indigens de sa bourse; il s'applique encore à rendre les malheureux à la santé; aussi, tous les momens que lui laissent les affaires, il les passe dans son laboratoire de chimie, où, soigneusement enfermé, il compose les médicamens qu'il va ensuite distribuer lui-même... Non, jamais on ne vit plus de probité, de modestie et de charité réunies. Mais je l'entends... le voilà qui monte l'escalier...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DESRUES, *en costume de voyage*, UN COMMISSIONNAIRE, *portant son sac de nuit.*

(Gertrude paie le Commissionnaire, qui se retire aussitôt.)

GERTRUDE.

Enfin, vous voilà, Monsieur?

JEANNETTE.

Votre servante, M. Desrues.

GERTRUDE.

Avez-vous fait un bon voyage, mon cher maître? Êtes-vous bien fatigué?

DESRUES.

Mon voyage s'est terminé heureusement, ma bonne, je vous remercie. Mais je l'avoue, j'ai besoin de repos.

GERTRUDE.

En effet! voyez donc, Jeannette, comme les traits de Monsieur sont altérés! Ça n'est pas surprenant: une nuit passée en voiture, lorsqu'on est déjà d'une faible santé! Attendez, Monsieur, je vais tout préparer dans votre appartement, pour que vous puissiez vous reposer.

JEANNETTE.

Mademoiselle Gertrude, puis-je vous être bonne à quelque chose?

GERTRUDE.

Oui, faites-moi le plaisir de dire à Mariane de préparer le chocolat de notre maître.

JEANNETTE.

Volontiers.

(Elles sortent.)

SCÈNE XIII.

DESRUES, *seul.*

Tout est fini! Madame de St.-Faust n'est plus!... et nul soupçon ne peut m'atteindre. Non!... non. A quelque distance d'ici, ma voiture se brise, et mon cheval, mortellement blessé, s'abat

et demeure sur la place. La Baronne vient d'expirer. Je la renferme dans cette malle, dont j'avais à l'avance prévu l'utilité, et je m'éloigne chargé de l'horrible fardeau. Bientôt je succombe. Un homme pris de vin se présente, il consent à me servir ; et la terre recouvre pour toujours mon secret ! Grâce à mon absence simulée, au soin que j'ai pris de faire remarquer mon retour, je suis à l'abri de toute crainte. Heureux Desrues ! les richesses que tu convoitais, tu les possèdes, tu jouis de l'estime générale, et Clémentine, isolée maintenant de tous les siens, ne peut plus t'échapper. On vient, remettons-nous !

SCÈNE XIV.

DESRUES, GERTRUDE, puis MARIANE, arrivant par le fond, avec un plateau servi.

GERTRUDE.

Allons, Monsieur, tout est prêt chez vous, et voilà Mariane qui apporte votre chocolat.

DESRUES.

Merci, merci, mes bonnes amies. (*à part.*) Sachons ce qu'on pense de la disparition de madame de St.-Faust. (*il s'assied auprès d'une petite table, où Mariane a déposé le plateau. Celle-ci s'est retirée.*) Gertrude, que s'est-il passé ici pendant mon absence ?

GERTRUDE.

Hélas ! Monsieur...

DESRUES.

Pourquoi cet embarras ?

GERTRUDE.

C'est qu'en vérité, je ne sais comment vous apprendre...

DESRUES.

Vous m'effrayez ! parlez, parlez !

GERTRUDE.

Madame de St.-Faust...

DESRUES.

Eh bien ! madame de St.-Faust...

GERTRUDE.

Elle s'est fait enlever cette nuit !....

DESRUES, feignant la surprise.

Enlever ! serait-il possible ? madame de St.-Faust ! Mais non,

je ne puis croire... Vous vous abusez, Gertrude... les apparences sont quelquefois si trompeuses.

GERTRUDE.

Je reconnais bien là votre cœur, Monsieur : il se refuse toujours à croire le mal ; mais par malheur, ce ne sont pas les preuves qui nous manquent ; et quand vous saurez qu'on a vu cette nuit madame de St.-Faust monter en chaise de poste avec un individu qu'on a bien reconnu.

DESRUES, avec effroi.

On l'a reconnu !

GERTRUDE.

Oui, Monsieur ; c'était le marquis de Valmour.

DESRUES, à part.

Elle m'a fait frémir !

GERTRUDE.

Dieu sait, et vous aussi, Monsieur, si je l'avais prévu !

DESRUES.

Coupable Baronne ! fuir avec le Marquis ! Et son époux, ce pauvre St.-Faust, quand il saura... Mais il en est temps encore : peut-être serai-je assez heureux pour ramener la Baronne à ses devoirs, avant que le scandale de sa fuite soit devenu public.

GERTRUDE.

L'excellent homme !

DESRUES.

Gertrude, gardez le plus profond silence sur cette malheureuse affaire. Madame de St.-Faust fut elle coupable, la charité envers notre prochain, nous commande l'indulgence.

GERTRUDE.

J'obéirai, Monsieur.

DESRUES, à part.

Elle n'en fera rien, je l'espère. (*haut.*) Où donc est Renaudin ? je ne l'ai pas encore vu.

GERTRUDE.

Je vais l'appeler, Monsieur. M. Renaudin, M. Renaudin.

SCENE XV.

LES MÊMES, RENAUDIN.

RENAUDIN, en dehors.

Me voilà, me voilà ! (*il paraît.*) Bonjour, mon parrain.

DESRUES.

Approchez ; Renaudin ; je ne suis pas content de vous.

RENAUDIN.

De moi ? (à part.) Gare le sermon !

DESRUES.

Vous abusez de ma confiance.

RENAUDIN.

Mon parrain, je vous jure...

DESRUES.

Ne mentez pas ; Dieu qui vous entend vous punirait ! Faut-il que je le dise ? De société, avec un certain Léonard, vous vous absentez toutes les nuits ! Jeunesse imprudente ! qui ruine son honneur et sa santé dans des plaisirs dont elle ne retire qu'amertume et regrets ! Malheureux ! savez-vous à quoi vous expose votre imprudente conduite ? Repoussé de la société, méprisé de tous, avili, dégradé à vos propres yeux, que deviendrez-vous bientôt ? Criminel sans doute ! oui, criminel ; car de la débauche au crime, la pente est rapide, et la distance bientôt franchie. Ah ! je frémis pour vous à la seule idée de la vengeance des lois !

RENAUDIN, *tremblé.*

Mon parrain... de grâce !

DESRUES.

Vous êtes ému ? il suffit. Votre âme, je le vois, n'est pas pervertie, et je m'en applaudis, car je veux votre bonheur : ce que j'ai fait pour vous jusqu'à ce jour en est la preuve.

RENAUDIN.

Oh ! quant à ça, oui ; je sais, je connais les obligations... Vous m'avez recueilli, mon parrain ; c'est à vous que je dois le peu que je suis.

DESRUES.

Ne l'oubliez pas ; et aujourd'hui même, je vous donnerai une nouvelle preuve de mon amitié. Mais je me sens fatigué. Je me retire pour quelques instans chez moi. (*il se lève.*) Ah ! j'y songe. (*revenant sur ses pas, et bas à Gertrude.*) Gertrude, rendez-vous sur-le-champ au couvent de mademoiselle Clémentine de St.-Faust : des raisons majeures m'obligent à ne pas laisser plus long-temps cette jeune personne dans un asile qui n'est pas sûr pour elle.

GÉRTRUDE.

Je devine. On vous aura parlé de ce jeune officier qui, depuis quelques jours, rôde aux environs du couvent.

DESRUES.

Allez donc prévenir madame la supérieure que j'irai demain

moi-même chercher mademoiselle de St.-Faust. Prenez garde surtout de commettre quelque indiscretion. Vous savez que Clémentine n'est pas connue sous le nom de sa famille; qu'on la croit une de mes jeunes parentes?

GERTRUDE.

Fiez-vous à moi, Monsieur. A propos; quel appartement faudra-t-il lui préparer?

DESRUES.

Celui qu'habitait madame la Baronne.

GERTRUDE.

Et dont elle s'est si honteusement ensuie!

DESRUES.

Encore? Ah! Gertrude! vous m'aviez promis tout-à-l'heure...

GERTRUDE.

Suffit, Monsieur, c'est la dernière fois. Le couvent est à deux pas, je reviens dans l'instant.

(Gertrude sort par le grand escalier.)

SCÈNE XVI.

DESRUES, RENAUDIN.

DESRUES.

Quant à toi, Renaudin, ne quitte pas mon cabinet, entends-tu? et s'il venait des chiens, tu leurs dirais...

RENAUDIN, *préoccupé, et examinant un papier.*

Que vous n'êtes pas visible? Oui, mon parrain. (*à lui-même.*) C'est singulier...

DESRUES.

Quel est donc ce papier que tu examines si attentivement?

RENAUDIN.

C'est une quittance de loyer. Rien n'indique le dossier auquel elle appartient; et pourtant... (*il lit.*) « Reçu de M. Ducoudrai... »

DESRUES, *vivement.*

Ducoudrai!..

(Il lui arrache le papier des mains, y jette les yeux, le déchire, et en met les morceaux dans sa poche.)

RENAUDIN, *surpris.*

Que faites-vous, mon parrain? Ce papier...

DESRUÉS, *calmé.*

Etait inutile.

RENAUDIN.

Mais en le lisant jusqu'au bout, peut-être aurions-nous su...

DESRUÉS.

Rien, rien, te dis-je... c'est par erreur... Il se sera glissé dans les miens : continue; continue tes recherches.

RENAUDIN, *à lui-même.*

Il y a quelque chose là-dessous... (*il réfléchit.*) Ducoudrai...

DESRUÉS, *à part.*

Imprudent!... Heureusement il ne peut soupçonner...

(*il s'éloigne par la gauche.*)

SCÈNE XVII.

RENAUDIN, *d'abord seul, ensuite JEANNETTE ET GERTRUDE.*

RENAUDIN.

Ducoudrai... Ducoudrai... Mon parrain a beau dire, ce nom ne m'est pas étranger... Eh! j'y suis!... oui, ce jeune homme, l'autre jour sur le pont de la Tournelle... « Serviteur, M. Ducoudrai... » Ducoudrai... oui, c'est bien le nom qu'il a donné à mon parrain; et celui-ci, après lui avoir rendu son salut d'une manière embarrassée, eut l'air de supposer qu'on le prenait pour un autre... A la bonne heure; mais aujourd'hui ce papier... et puis mes conjectures... Est-ce que par hasard, sous un autre nom, mon parrain aurait un logement en ville? Parbleu! il faudra que je tâche de savoir...

JEANNETTE, *au fond, à mi-voix.*

M. Renaudin, mon frère est en bas, descendez.

RENAUDIN.

Impossible! mon parrain vient de me défendre à l'instant de quitter son cabinet.

JEANNETTE.

Comment faire?

RENAUDIN.

Eh bien, dites-lui de monter.

JEANNETTE.

Comment, ici?

RENAUDIN.

M. Desrués est rentré dans son appartement: s'il ve-

Desrués.

nait à se réveiller... eh bien', Léonard se sauverait d'un côté, tandis qu'il arriverait de l'autre.

JEANNETTE.

A la bonne heure. (en dehors.) Monte, frère.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LÉONARD.

RENAUDIN.

N'aie pas peur, approche, c'est comme si mon parrain n'y était pas.

LÉONARD.

Bien. Je ne le connais pas, ce cher homme; mais sa réputation me fait trembler. Bonjour, mon garçon. Je viens pour te consulter. Dis-moi un peu, toi qui es dans le commerce, qu'est-ce que c'est qu'ça?

(Il lui montre une pièce d'or.)

RENAUDIN.

C'te bêtise... c'est un double louis.

LÉONARD.

Vrai! Dame, c'est que vois-tu, moi, je suis si peu accoutumé d'avoir de c'te monnaie-là en poche... et puis, c'te nuit, quand j'l'ai regné, l'obscurité, les fumées de Bacchus... Bref, je n'étais pas fâché de m'assurer... Ah! çà, tu es sûr au moins que la pièce n'est pas fausse?

RENAUDIN.

Fausse? pour çà non! c'est du bel et bon or au titre, je t'en réponds.

LÉONARD.

Tant mieux. En ce cas-là, ce soir ribotte complète, où tu sais bien.

RENAUDIN.

Chut!

LÉONARD.

Sufficit! après tout, je suis en fond! je régale, c'est tout simple.

RENAUDIN.

Ah çà! comment as-tu gagné ce double louis d'or?

LÉONARD.

Comment? c'est une drôle d'aventure, va... quand je dis drôle... j'ai vu le moment que je n'allais pas rire du tout.

JEANNETTE.

Tu piques notre curiosité.

LÉONARD, *bourrant sa pipe.*

Figurez-vous...

JEANNETTE.

Eh ben ! qu'est-ce que tu fais donc là ?

LÉONARD.

Je bourre ma pipe.

JEANNETTE.

J'espère bien que tu ne vas pas fumer ici ?

LÉONARD.

Pourquoi ?

RENAUDIN.

Vraiment, il ne faudrait que cela pour mettre au lit mon par-
rain.

LÉONARD.

Ah ! il n'aime pas l'odeur de la pipe, le bourgeois ? Eh bien ! c'est justement comme mon particulier de c'te nuit ; il avait soin, en marchant, de ne pas se trouver sous le vent, afin d'éviter les bouffées. Pour en revenir : c'te nuit, je venais de te quitter, et je rentrais paisiblement chez moi, lorsqu'au détour d'une rue, je vois un homme qui avait laissé tomber à terre une grande malle bien ficelée, bien cadenassée ; je veux aider l'individu à la replacer sur ses épaules, mais bernique ! pas moyen, le camarade n'était pas assez solide pour ça. Moi, je suis fort, je porte trois cents sans me gêner. Je propose au bourgeois de me charger du fardeau. Il hésite, réfléchit un moment, puis me promet ce double louis, si je consens à me laisser bander les yeux, pour porter ensuite cette malle à sa destination.

JEANNETTE.

Voilà qui devient singulier !

LÉONARD.

La vue de c'te pièce, qui brillait au clair de la lune comme un petit soleil, me décide. Le bourgeois m'attache fortement mon mouchoir sur les yeux, m'aide à charger la malle, et nous voilà en route, sans que je sache où, ni de quel côté nous marchons. Après bien des détours, on s'arrête ; une petite porte s'ouvre ; nous traversons un jardin, du moins je le juge ainsi au sable sur lequel je marchais ; et au bruit des feuilles qui s'agitaient au-dessus de ma tête. Nous gagnons une deuxième porte plus criarde, dont le bruit me tinte encore dans les oreilles ; et nous descendons quinze marches, je les ai bien comptées. Je dépose mon fardeau, mon bandeau est détaché. Où étais - je ? dans un petit caveau éclairé par une torche.

JEANNETTE ET RENAUDIN.

Ah ! mon dieu !

LÉONARD.

A cette vue, je commence à craindre de m'être engagé dans une mauvaise affaire. Je me retourne brusquement, et je me trouve face à face avec mon compagnon de route, ou pour mieux dire, avec un masque, car il en avait un. Il était droit devant moi, ne prononçait pas un mot ; mais il tenait une paire de pistolets qui parlaient pour lui, et semblaient me dire : Obéis et tais-toi !

JEANNETTE.

Des pistolets ! ça fait frémir !

LÉONARD.

Après m'avoir remis une pioche et une bêche, il m'ordonne, toujours par signes, de creuser un trou sous un escalier. J'obéis, vû les pistolets. Le trou est fait, la malle y est glissée et recouverte de terre. Mon homme alors rattache mon bandeau ; j'empoche mon double louis, et nous sortons. Après avoir marché de nouveau dans les rues de Paris, « Adieu, tu es libre, me crie-t-on de loin. Je m'arrête... j'écoute... plus personne ; j'étais à l'endroit du départ. (*silence.*) Où m'a-t-on conduit ? Que contenait cette malle ?... et surtout, quel est ce personnage mystérieux ?

GERTRUDE, *en dehors.*

M. Desrués ! M. Desrués !

LÉONARD.

Hein ? qu'est-ce que j'entends donc là ?

RENAUDIN.

C'est la voix de Gertrude.

LÉONARD.

Et vite, décampons !

RENAUDIN.

De ce côté, par le grand escalier !

LÉONARD.

Viens vite, sœur. (*à Renaudin.*) Ah ça ! ne vas pas oublier... à ce soir... là bas... il faut que le jaunet y passe.

RENAUDIN.

J'y serai.

LÉONARD.

Entendu !

(Il sort avec Jeannette par la porte de droite.)

SCÈNE XIX.

RENAUDIN, GERTRUDE, puis successivement DESRUES
ET LE BARON.

GERTRUDE, *accourant.*

M. Desrues ! notre maître !

DESRUES, *en sortant de sa chambre.*

Pourquoi ces cris ? qu'y a-t-il ?

GERTRUDE.

Ah ! Monsieur ! que d'événemens ! quels malheurs ;

(Ici le Baron paraît au fond.)

DESRUES, *à Gertrude.*

Expliquez-vous.

GERTRUDE.

Mademoiselle Clémentine...

LE BARON.

Qu'entends-je ? Écoutons !

DESRUES.

Clémentine... eh bien ?

GERTRUDE.

Elle n'est plus à son couvent... d'infâmes ravisseurs...

DESRUES.

Se peut-il ?

LE BARON.

Malheureux père !

GERTRUDE.

Ce n'est pas tout encore... Famille infortunée ! On parlait
ce matin d'un pauvre jeune homme empoisonné à Versailles.

DESRUES.

A Versailles ?

LE BARON.

Quel soupçon ! (*s'avancant.*) Achevez, au nom du ciel !

DESRUES.

Que vois-je ? (*à lui-même.*) Le Baron ! malédiction ! (*haut.*)
Vous ici ? imprudent ! ignorez-vous les dangers qui vous menacent ?

LE BARON.

Que m'importe ! laissez-moi m'assurer... (*à Gertrude.*) De
grâce, dites-moi le nom, le nom de ce malheureux ?

GERTRUDE.

C'est, dit-on, le jeune Ernest de St.-Faust!

LE BARON.

Mon fils!... ah! c'est trop de coups à la fois!

(Il tombe sans connaissance.)

GERTRUDE.

Son fils! qu'ai-je fait? Au secours! au secours!

DESRUES.

Malheureuse! tais-toi! tais-toi!

(Gertrude s'arrête épouvantée. Divers personnages, attirés par ses cris, paraissent sur l'escalier de la boutique. Renaudin porte des secours au Baron.)

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un petit jardin d'une maison de Paris, séparé de la rue par un mur treillagé qui traverse le fond de la scène, et dans lequel ouvre une petite porte de côté, à droite. Au deuxième plan, à gauche du public, est un pavillon s'avancant sur le jardin, avec une fenêtre de face, un peu élevée, et au-dessous de laquelle est un soupirail de cave bien en vue et praticable. Au premier plan, est la porte qui conduit dans l'intérieur; elle est élevée de plusieurs marches. Dans la partie du pavillon, au retour qui regarde la scène, est une autre porte basse et massive, grossièrement construite, et conduisant à la cave dont on voit le soupirail. Au-delà du pavillon, est un pan de mur qui va rejoindre celui du fond, et dans lequel est une grille qui sépare le jardin des autres parties de la maison, censées plus éloignées. Des sièges de jardin, des vases de faïence garnis de fleurs sont çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.
FRANÇOIS, seul.

(Il entre par la grille, et s'avance en semblant chercher quelque chose.)

Où diable sont donc fourrées ma bêche et ma pioche ? Je m'en suis pourtant servi hier au soir, dans la cour à côté, où je me suis fait un petit jardin de six pieds carrés, depuis que ma tante Masson s'est avisée de louer celui-ci avec ce pavillon à M. Ducoudrai... M. Ducoudrai!,... je vous demande un peu pourquoi un marchand de toiles de Bretagne a besoin d'un jardin ? Des magasins, je ne dis pas; mais un jardin!... (*il aperçoit sa bêche derrière le pavillon.*) Tiens ! la voilà, ma bêche... ma pauvre bêche... J' dis toujours que j'y ferai mettre un manche...

M^{me} MASSON, *au dehors.*
François! François!

FRANÇOIS.
On y va... et ma pioche aussi!...

M^{me} MASSON, *de même.*
François! François!

FRANÇOIS.
Me voilà, ma tante!

SCÈNE II.

FRANÇOIS, M^{me} MASSON.

M^{me} MASSON, *entrant.*

Que fais-tu là? Ne t'ai-je pas défendu d'être toujours dans ce jardin?

FRANÇOIS.
J'y suis venu chercher ma bêche et ma pioche que je ne retrouvais pas... Il faut croire que monsieur Ducoudrai s'en sera servi.

M^{me} MASSON.
Eh! que veux-tu qu'il fasse de ces outils? Il a bien autre chose en tête, que le jardinage; lui qui est toujours en course pour ses affaires dans les environs, à Versailles, à Saint-Germain...

FRANÇOIS.
Il est vrai que ce jardin ne lui sert pas à grand' chose; aussi je soupçonne, moi...

M^{me} MASSON.
Encore des conjectures!

FRANÇOIS.
Dame, ma tante, on est observateur et malin, sans que ça paraisse! Votre M. Ducoudrai m'a tout l'air d'un gaillard qui sait mettre à profit ses séjours à Paris. D'abord, vous saurez qu'il ne rentre que très-rarement la nuit à l'hôtel.

M^{me} MASSON.
Je ne vois rien là que de naturel. Ce n'est ici qu'un pied à terre nécessaire à son commerce, et il a sans doute, dans la capitale, des amis, des correspondans...

FRANÇOIS.
Laissez donc; c'est si commode, ici! Ce pavillon isolé... cette petite porte sur la rue de la Mortellerie... Tout cela facilite joliment les rendez-vous, les parties fines.

M^{me} MASSON.

Point de propos... Quand cela serait, n'est-on pas libre de faire chez soi tout ce qu'on veut? M. Ducoudrai est fort aimable... C'est un honnête homme, et je te défends...

FRANÇOIS.

Mon dieu, ma tante, je ne dis pas de mal de lui; on peut être honnête homme et gaillard.

M^{me} MASSON.

Paix! Songe plutôt que j'ai invité du monde pour aujourd'hui, et que je compte sur toi.

FRANÇOIS.

Soyez tranquille; ça sera soigné, vous verrez... Tiens! qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas, dans la première cour? Un officier... rouge doré... On dirait qu'il cherche quelqu'un.

M^{me} MASSON.

Je ne me trompe pas... C'est monsieur le chevalier de Valmour.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER DE VALMOUR, FRANÇOIS, M^{me} MASSON.

VALMOUR.

Ah! je vous trouve enfin, ma chère madame Masson!

M^{me} MASSON.

Vous ici? monsieur le Chevalier?... Je vous croyois à Versailles.

VALMOUR.

Une affaire majeure... (*bas.*) J'attends de vous un important service.

M^{me} MASSON.

De moi? (*Valmour lui fait signe d'éloigner François.*) Je comprends. (*à François.*) Laissez-nous.

FRANÇOIS.

C'est-à-dire que je suis de trop?... J' m'en vas, ma tante, j' m'en vas.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER DE VALMOUR, M^{me} MASSON.M^{me} MASSON.

Nous sommes seuls ; vous pouvez parler.

VALMOUR.

Ancienne femme-de-chambre de ma mère, votre délicatesse, vos principes me sont connus. Votre maison jouit d'une excellente réputation, et je viens vous confier ce que j'ai de plus cher au monde.

M^{me} MASSON.

Expliquez-vous, monsieur le Chevalier.

VALMOUR.

Une jeune personne m'a inspiré la plus violente passion. c'est en accompagnant un de mes amis qui allait voir souvent une de ses tantes, supérieure d'un couvent, que j'aperçus plusieurs fois au parloir celle que j'adore. Les informations que je fis prendre sur elle m'apprirent qu'un parent éloigné, nommé Desrues, l'avait placée dans ce couvent. Je parvins à plaire, et ne tardai pas à apprendre, de la bouche même de Clémentine, qu'elle était fille du baron de Saint-Faust, brave gentilhomme, poursuivi pour une affaire d'honneur qu'il avait eue avec mon père.

M^{me} MASSON.

Singulier hasard !

VALMOUR.

J'en profitai pour décider Clémentine à la fuite... Eloignée de son père, qui a cherché un refuge en pays étranger, sans nouvelles de sa mère qui semble l'avoir oubliée, il ne lui restait pour unique appui que M. Desrues qui, malgré la haute réputation dont il jouit, lui inspire je ne sais quel effroi, dont elle ne peut se rendre maîtresse ; elle consentit donc à me suivre, mais sous la condition que je la confierais aux soins d'une dame respectable, et que je ne m'offrirais à ses regards, qu'après avoir découvert la retraite de sa mère, et obtenu la grâce de M. de Saint-Faust.

M^{me} MASSON.

Et vous espérez...

VALMOUR.

Tout, si le ciel seconde mes efforts. Mon père ne partage pas l'injuste haine du Baron. Il revient cette nuit même d'une

mission secrète que le Roi lui a confiée : je lui avouerai mes torts, et je ne doute pas qu'il ne saisisse avec joie cette occasion de se rapprocher d'une famille qu'il estime. Il obtiendra facilement l'annulation d'une sentence rigoureuse, et mon union avec Clémentine sera le gage de la réconciliation.

M^{me} MASSON.

S'il en est ainsi, M. le Chevalier, vous pouvez compter sur moi. Votre intéressante Clémentine trouvera dans ma maison une retraite assurée. Je vous promets d'avoir pour elle tous les soins d'une tendre mère.

VALMOUR.

Dès qu'il fera nuit, je vous l'amènerai.

M^{me} MASSON.

Tout sera prêt pour la recevoir.

VALMOUR.

Je vous quitte, et vais calmer ses inquiétudes.

M^{me} MASSON.

A ce soir, donc.

VALMOUR.

A ce soir.

(Il sort reconduit par Mad. Masson. François, qui a reparu, les laisse passer sans se montrer.)

SCÈNE V.

M^{me} MASSON, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, à part.

Enfin, ma tante est seule : voici le moment de lui faire part de mon projet.

M^{me} MASSON, descendant la scène, et à elle-même.

Ces chers enfans ! je suis vraiment touchée de tant d'amour et de malheurs ! Ce jeune Chevalier surtout, comme il est épris !

FRANÇOIS.

Ma tante...

M^{me} MASSON.

Tu es encore là, toi ?

FRANÇOIS.

Oui, que j'y suis, et avec une fameuse idée, encore.

M^{me} MASSON.

Quelque sottise !

FRANÇOIS.

Voilà !... Des sottises !... Écoutez, tante incroyable, et jugez ! J'ai pensé que pour notre petite fête champêtre, nous serions bien mieux dans ce jardin que dans votre salle du rez-de-chaussée. D'abord, voyez-vous, une fête champêtre dans une chambre, ça jure ; et puis, cette petite porte nous abrégerait beaucoup pour nous rendre à l'Hôtel-de-Ville.

M^{me} MASSON.

Tu ne sais ce que tu dis. Je n'entends pas cela : je ne dispose pas ainsi d'un local loué.

FRANÇOIS.

Mais, ma tante...

M^{me} MASSON.

En voilà assez. Rentrons. (*Bruit à la petite porte de droite.*)
Qui vient par cette porte ?

FRANÇOIS.

Tiens, pardine, ça ne peut être que votre favori, votre M. Ducoudrai : il n'y a que vous et lui qui en ayez des clés.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DESRUES, *en costume moins sévère qu'au 1^{er} acte.*

(Il entre et referme la porte sur lui.)

DESRUES, *qui se croit seul.*

Voyons... hâtons-nous ! (*Apercevant Mad. Masson.*) Quelqu'un ! (*D'abord contrarié, il affecte un air aimable.*) Eh ! c'est mon aimable hôtesse ! Vous êtes venue, sans doute, donner ici le coup-d'œil de maîtresse ? voir si tout est bien en ordre ? Vous êtes si bonne, si prévenante pour vos locataires !

M^{me} MASSON.

C'est mon devoir ; et je défendais même en ce moment vos droits, M. Ducoudrai.

DESRUES.

Mes droits ?

FRANÇOIS.

Je vas vous conter ça, moi, M. Ducoudrai. Il faut d'abord que vous sachiez, si vous ne le savez pas, que c'est la fête de ma tante.

DESRUES.

La fête de madame Masson ?

FRANÇOIS.

Oui; elle est de la St.-Jean, ma tante, et vous pensez bien qu'on a invité quelques amis; quelques connaissances, une société choisie enfin; le maître-d'hôtel d'un président à mortier de l'île Saint-Louis, le valet-de-chambre d'une vieille Marquise de la Place-Royale, une cuisinière cordon bleu, qui vous fait des sauces!... ah! quelles sauces!... si bien que toute cette jeunesse ne demandera pas mieux que de s'amuser, de rire, de chanter, de danser peut-être... jusqu'à la nuit, où c'que nous devons nous rendre ensuite à la place de Grève, pour voir le feu de la St.-Jean. J'ai donc pensé que, sans inconvénient, on pouvait bien en attendant s'amuser un peu ici.

DESRUES.

Sans doute.

FRANÇOIS.

Vous entendez, ma tante? M. Ducoudrai approuve.

DESRUES.

Pour la fête de madame Masson, que ne ferait-on pas? Ne vous gênez pas, de grâce; cueillez toutes les fleurs de ce jardin... et moi-même le premier... à part) Ici des jeux, des danses, et là... (il indique le caveau avec une intention infernale, et cueille une rose.) Permettez-moi, Madame, de vous offrir cette fleur. Puisse-t-elle conserver son éclat aussi long-temps que je garderai le souvenir de vos aimables attentions pour moi.

M^{me} MASSON.

On n'est pas plus honnête.

FRANÇOIS, à part.

Voyez-vous? si on le laissait faire, il en conterait à ma tante Masson... Oh! le gaillard!

M^{me} MASSON.

St. Josais, Monsieur, je vous prierais d'honorer cette petite réunion de votre présence,

DESRUES.

Je suis désespéré de ne pouvoir accepter. Des nouvelles que je viens de recevoir... des affaires importantes me rappellent en Bretagne, et je venais même pour vous en prévenir et préparer ma valise.

M^{me} MASSON.

Vous nous quittez?

DESRUES.

Il le faut... pour quelque temps; mais, comme on est fort bien chez vous, et que mon intention est d'y descendre chaque fois que je viendrai à Paris, il me serait agréable de conserver la libre disposition de ce pavillon et du jardin.

FRANÇOIS, à part.
Toujours le jardin! c'est qu'il y tient!

DESRUES, présentant un papier.
J'ai préparé un bail de trois ans; il ne reste qu'à le signer.
Je paierai six mois d'avance: cet arrangement vous convient-il?

M^{me} MASSON.

Parfaitement.

FRANÇOIS, à part.
Est-il bon enfant! payer et ne pas habiter; il y a tant de gens qui habitent et qui ne paient pas!

DESRUES.

Soyez assez bonne, ma chère madame Masson, pour me faire bien vite la petite note de ce que je vous dois; car je compte partir aujourd'hui même; ma place est retenue.

M^{me} MASSON.

Je suis à vous dans l'instant, M. Ducondrai.

(Elle sort suivie de François. Desrues l'accompagne gaillardement jusqu'à la grille.)

SCENE VII.

DESRUES, seul.

Ducondrai!... il est temps de quitter ce nom sous lequel j'ai pu, jusqu'à ce jour, sans me compromettre, satisfaire mes passions. Je ne suis revenu en ces lieux que pour mieux préparer la disparition de ce personnage imaginaire. Prenons d'abord tous mes papiers. (il entre dans le pavillon. On le voit par la fenêtre, qu'il a ouverte, chercher dans un secrétaire. Il prend dans un des tiroirs une grosse clé, et sort du pavillon.) Avant de quitter ces lieux, visitons cette cave, pour m'assurer que mon secret est à jamais enseveli. (Après avoir fermé la petite porte de la rue et la grille du jardin, et s'être ainsi bien assuré qu'on ne pourra le surprendre, il ouvre difficilement la porte de la cave, qui crie sur ses gonds d'une manière remarquable, et il descend. On l'aperçoit par la grille du soupirail. Bientôt il remonte, et referme soigneusement la porte, dont il met la clé dans sa poche.) Nul vestige!... Au surplus, grâce à la précaution que j'ai prise de m'assurer un bail, personne, de long-temps du moins, ne disposera de ce logement. (il retourne à la grille, l'ouvre, et appelle.) François!... François!...

SCÈNE VIII.

DESRUES , FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce qu'il y a pour vot' service, M. Ducoudrai ?

DESRUES.

Faites-moi le plaisir, mon ami, de m'aller chercher un fiacre; j'ai des courses à faire, et je dois attendre la voiture publique à la barrière.

FRANÇOIS.

Tout de suite, M. Ducoudrai; je vas même passer par la rue de la Mortellerie pour arriver plus tôt... Il y a des fiacres tout près d'ici... sur le quai des Ormes; et je monterai derrière pour revenir plus vite.

(Il sort par la petite porte de droite.)

SCÈNE IX.

DESRUES, *seul*.

Une nouvelle existence va commencer pour moi... Beaupré est oublié à Versailles; bientôt, il ne sera plus question de Ducoudrai... et Desrues, l'honnête Desrues, riche, considéré, quittera bientôt Paris pour habiter sa terre de St. - Faust. Une seule chose manque encore à mon bonheur... Le téméraire qui m'a ravi Clémentine!... Mais, d'adroits émissaires sont à sa recherche; déjà j'ai acquis la certitude qu'elle n'a pas quitté Paris... Espérons tout de l'activité de mes démarches. Quant au baron, bientôt il aura cessé d'être à craindre pour moi. Se croyant bien ignoré dans cette ville, il doit, à l'entrée de la nuit, se rendre chez un officier général, dont il attend une puissante protection... mais il est signalé, dénoncé aux exempts de la connétablie; il sera saisi, jeté dans une chaise de poste, et conduit au fort de Ham, où il doit aller attendre l'exécution de sa sentence. Tout est prévu, calculé... je suis sûr du succès. On vient.

(Bruit d'une voiture qui s'arrête bientôt. On frappe à la petite porte.)

FRANÇOIS, *au dehors*.

Ouvrez, M. Ducoudrai; c'est moi... c'est le fiacre.

SCÈNE X.

DESRUES, FRANÇOIS, ensuite M^{me} MASSON.

FRANÇOIS.

Vous voyez que je suis expéditif... Ouf!... je suis tout en nage!

DESRUES.

Voici de quoi vous rafraîchir.

(Il lui donne de l'argent.)

FRANÇOIS.

Une pièce de six livres à la vache toute neuve!... ça porte bonheur... Merci, M. Ducoudrai.

DESRUES.

Maintenant, veuillez prendre ma valise, et la placer dans la voiture, tandis que je vais trouver madame Masson, pour solder mon petit compte.

FRANÇOIS.

Pardine, ce n'est pas la peine de vous déranger... la voilà qui vient en personne naturelle.

M^{me} MASSON, revenant par la grille.

Voici, Monsieur, ce que vous m'avez demandé; le bail signé dont je garde un double, et votre petit mémoire.

DESRUES.

Je vous remercie. (*il paie.*) Nous voilà quittes... et bons amis. Recevez mes adieux. Peut-être, ne tarderai-je pas à vous revoir.

M^{me} MASSON.

Le plus tôt sera le mieux.

(Desrues sort pour monter dans le fiacre où François a porté la valise.)

FRANÇOIS, fermant la portière.

Bon voyage, M. Ducoudrai. A propos, s'il arrive des lettres pour vous, à qui, et où faudra-t-il les adresser?...

DESRUES, dans le fiacre.

Ducoudrai... à Rennes... On ne connaît que cela.

FRANÇOIS.

C'est entendu. Fouette cocher!...

(Derniers signes d'adieux. On entend le bruit de la voiture qui s'éloigne)

SCÈNE XI.

M^{me} MASSON, FRANÇOIS.FRANÇOIS, *fermant la porte.*

Il est parti, et nous voilà maîtres du jardin.

M^{me} MASSON.

Je te permets d'en disposer jusqu'à ce soir.

FRANÇOIS, *à part.*

C'est bien heureux !

M^{me} MASSON, *à elle-même.*

Mais j'y pense... ce pavillon conviendrait parfaitement à cette intéressante personne que le chevalier de Valmbour doit amener ce soir...

FRANÇOIS.

A quoi pensez-vous donc là, toute seule, ma tante ?

M^{me} MASSON.

Ça ne te regarde pas. (*à part.*) M. Duboucrsi vient de partir... et d'ailleurs, ce n'est que pour quelques heures...

(Elle entre dans le pavillon.)

FRANÇOIS.

Mais c'est mal, ma tante, c'est très-mal de ne pas répondre à un neveu qui vous aime... à un neveu qui vous chérit... à un neveu qui... Si ce n'était pas votre fête... mais aujourd'hui, vous devez avoir toutes les qualités, toutes les vertus... C'est convenu : un jour de fête, de noce ou d'enterrement... on est toujours parfait. Je l'ai lu dans mon compliment. (*bruit au dehors.*) Ah ! voilà nos invités ! Par ici, Messieurs et Dames, par ici ! C'est dans le jardin qu'on s'assemble.

SCÈNE XII.

FRANÇOIS, JEANNETTE, LÉONARD, INVITÉS DES DEUX SEXES.

(Ils arrivent successivement par la grille ; François leur fait les honneurs avec une dignité comique.)

FRANÇOIS, *à Jeannette.*

Salut à la plus appétissante des cuisinières !

Desrués.

6

JEANNETTE.

Bonjour, M. François. Nous sommes exacts, je l'espère; mais je ne vois pas cette chère madame Masson.

FRANÇOIS.

Chut! elle est là, la héroïne de la fête. Ecoutez tous: hâtons-nous de mettre le jardin à feu et à sang pour lui présenter des bouquets quand elle paraîtra... Ça fera tableau.

(On se disperse pour cueillir des fleurs, pendant ce temps, Léonard dit à Jeannette:)

LÉONARD.

Dis donc, sœur?... je ne vois pas de couvert mis.

JEANNETTE.

Est-ce qu'on parle de ça en société?... aie donc un meilleur genre.

(Les invités, qui ont cueilli des fleurs dans le fond, redescendent la scène avec François.)

FRANÇOIS.

Vous avez-tous des bouquets?... bien. D'abord, présentation des fleurs, puis on chantera... on dansera...

LÉONARD.

Et l'on se rafraîchira ?

FRANÇOIS.

Où. Ensuite, pour se reposer, on jouera à des jeux d'esprit: Je te vendis mon Corbillon, la Main chaude, le Pied de bœuf, et le Colin-Mailard... Oh! le Colin-Mailard, surtout!... j'a-dore le Colin-Mailard!...

LÉONARD.

Et l'on se rafraîchira ?

FRANÇOIS.

Oui. (à part.) Est-il ébrouillé, ce farceur-là!... (haut.) Attention! faut surprendre agréablement ma tante. (Il monte quelques marches du pavillon, au bas duquel se groupent les invités, et il crie à tue-tête:) Ma tante!... ma tante Masson!... venez vite!....

SCENE XIII.

LES MIKES, M^{me} MASSON.M^{me} MASSON. (d'abord avec humeur.)

Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé? (apercevant tout le monde,)

et prenant un air aimable.) Que vois-je?... Ah! pardon, mes bons amis, je ne m'attendais pas...

TOUS.

Vive Jeanne!

FRANÇOIS.

C'est çà! c'est çà!... pas assez d'ensemble, par exemple, pas assez de voix, mais l'année prochaine, çà ira mieux.

M^{me} MASSON, *recevant les bouquets.*

Je suis ou ne peut plus sensible...

JEANNETTE.

Permettez-moi, madame Masson, de vous présenter mon frère Léonard. Il n'est jamais venu chez vous; mais j'ai pensé qu'un jour comme celui-ci, un cavalier de plus ne serait pas déplacé à votre petite fête.

M^{me} MASSON.

Et vous avez bien fait, ma chère Jeannette... Soyez le bienvenu, M. Léonard.

LÉONARD.

Trop honnête, en vérité. (*à part.*) La petite mère n'est pas mal.

FRANÇOIS, *à Léonard.*

Enchanté de faire votre connaissance, M. Léonard. (*le prenant à part.*) C'est moi qui suis le neveu de ma tante, et comme j'ai cru remarquer que vous n'étiez pas l'ennemi des rafraichissemens, si vous voulez, nous viderons ensemble quelques bouteilles d'un petit vin...

LÉONARD, *lui frappant fortement sur l'épaule.*

Vous m'avez l'air d'un bon enfant, vous... tope là!

FRANÇOIS, *se frottant l'épaule.*

C' te bêtise! Laissez-moi faire. Mais avant tout, faut mettre tout le monde en train. Ah! çà, voyons; par où commençons-nous?...

TOUS.

Dansons! dansons!

FRANÇOIS.

Soit. En cadence que la danse commence en réjouissance de la circonstance!

LÉONARD.

Dites donc, jeune homme? si nous profitons du moment, et tandis qu'ils leveront la jambe, si nous allions lever le coude avec ce petit vin?...

FRANÇOIS, *bas*.
 Bien dit, mais n'ayez pas l'air!...

(On se met en place pour danser. Madame Masson s'est assise sur un banc, à côté de Jeannette. Quand tout le monde est bien en train, Léonard et François s'éclipsent pour aller boire.)

BALLET.

(Les danses sont interrompues par l'arrivée d'un officier ou exempt du Grand-Châtelet, qui s'avance au milieu des groupes.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN EXEMPT.

FRANÇOIS.

Ma tante, voilà quelqu'un qui désire vous parler.

M^{me} MASSON.

Que me voulez-vous, Monsieur?

L'EXEMPT.

C'est vous qui êtes madame Masson?

M^{me} MASSON.

Oui, Monsieur.

L'EXEMPT.

Pardón, je n'ai qu'un instant d'entretien à vous demander.

(Tout le monde se retire au fond.)

M^{me} MASSON.

Que désirez-vous, Monsieur?

L'EXEMPT.

Je suis envoyé auprès de vous par M. le Lieutenant-Criminel.

M^{me} MASSON.

Le Lieutenant-Criminel!

L'EXEMPT.

Que ce nom ne vous cause aucune inquiétude. Il s'agit seulement de quelques informations que je vous prie de me donner sur un de vos locataires; un M. Ducoudrai qui loge dans votre hôtel.

M^{me} MASSON.

C'est-à-dire qui logeait; car il est parti aujourd'hui même.

L'EXEMPT.
Parti? et savez-vous où il est allé?

M^{me} MASSON.

Il est retourné dans sa province, à Rennes en Bretagne. Cependant il n'en conserve pas moins son logement que voici, au moyen d'un petit acte... Justement je l'ai encore sur moi.

L'EXEMPT.

Permettez. (il examine le bail, et le compare à d'autres papiers qu'il a sur lui.) L'écriture est bien la même que celle des papiers trouvés à Versailles. (haut.) Dites-moi, Madame, n'avez-vous jamais entendu parler d'un nommé Beaupré?

M^{me} MASSON.

Beaupré? non.

L'EXEMPT.

Ce nom vous est entièrement inconnu?

M^{me} MASSON.

Oui... attendez... Cependant... je crois me rappeler avoir reçu, il y a quelques temps, une lettre timbrée de Versailles...

L'EXEMPT.

De Versailles?

M^{me} MASSON.

Adressée à M. Ducondrai, pour remettre à M. Beaupré. Oui, c'était bien ce nom-là... Beaupré.

L'EXEMPT.

Et voilà tout ce que vous savez sur cet individu?

M^{me} MASSON.

Absolument.

L'EXEMPT.

Il suffit. Mais nous sommes à peu de distance du Châtelet, veuillez, sans rien dire, m'accompagner chez le M. Lieutenant-Criminel?

M^{me} MASSON.

Quoi, Monsieur? (geste.) Volontiers. (à part.) Quel mystère! (haut.) Je reviens, mes amis. Continuez vos jeux...

(Elle sort avec l'Exempt. François et Léonard reparaissent, bras dessus bras dessous. La nuit commence à venir.)

SCENE XV.

JÉANNETTE, FRANÇOIS, LÉONARD, INVITÉS.

FRANÇOIS.

Tiens, ma tante qui s'en va!... mais c'est égal, elle va sûre-

ment revenir. Ah! ça, les autres, est-ce que vous dormez? Comme ça se ralentit, le rigandon... Du jarret donc! du jarret!

LÉONARD, *pris de vin.*

Oui, du jarret! Mais à propos de jarret, il me semble que je ne suis pas trop ferme sur les miens.

JEANNETTE, *bas à son frère.*

Comme te voilà? tu seras donc toujours le même, mon pauvre Léonard?

LÉONARD.

Toujours.

FRANÇOIS, *aux invités.*

C'est votre dernier mot? vous ne voulez plus danser! Eh bien, passons à un autre genre de divertissement! Si nous faisons une partie de Colin-Maillard? Hein? ça va-t-il?

TOUS.

Oui, oui!

LÉONARD.

Ça va!... parce qu'après on se rafraîchira!

FRANÇOIS.

Adopté à l'unanimité. Alors il faut tirer au doigt mouillé à qui sera Colin... Mais diable! c'est assez embarrassant: vous êtes à une vingtaine au moins, et je n'ai que dix doigts... N'importe, mademoiselle Jeannette voudra bien me prêter ses deux jolies petites mains. Allons, tirez.

(Jeannette et François font tirer le doigt mouillé à tout le monde.)

TOUS.

C'est Pataud! c'est Pataud!

FRANÇOIS, *mettant le bandon à Pataud.*

Allons, mon garçon, du courage... c'est fait. Cherche, Pataud, cherche!

(Le Colin-Maillard cherche à attraper quelqu'un. Il se dirige vers un groupe, au milieu duquel est Jeannette, et qui est auprès du pavillon. On se bouscule.)

JEANNETTE.

Qu'c'est bête de tirer comme ça! v'là mes clés qui viennent de tomber par ce soupirail... c'est-y contrariant!

FRANÇOIS.

N'vous chagrinez pas, mademoiselle Jeannette, je vous les r'aurai, vos clés; justement ma tante n'est pas là, j'sais où qu'elle met ses doubles clés; car il y en a toujours dans les hôtels-garnis. Je reviens. Ah! mademoiselle Jeannette! que ne puis-je trouver aussi facilement la double clé de votre cœur! C'est gentil, hein?

JEANNETTE.

C'est bon, c'est bon. Mais allez vite, M. François.

(Il sort.)

(On attrape Léonard.)

TOUS.

A Léonard, à Léonard!

LÉONARD.

Oui, c'est à moi, et je n'en sais pas fâché; mais prenez garde à vous, les petites mères, parce que, voyez-vous, je m'attacherai plutôt aux fichus qu'aux habits. (*Jeannette met un mouchoir sur les yeux de son frère. Léonard, après plusieurs tours sur lui-même.*) Tiens, qu' c'est drôle!... me voilà absolument comme j'étais cette nuit... un mouchoir sur les yeux... quelques bouteilles sur la conscience... et ces feuilles qui s'agitent au-dessus de ma tête!...

JEANNETTE.

Va donc... qu'est-ce que tu attends?

(*Le jeu commence. Léonard cherche à prendre quelqu'un. Jeannette aperçoit la hêche de François, et pour s'amuser, elle la présente à Léonard, qui la saisit et la touche avec surprise.*)

LÉONARD.

Qu'est-ce que c'est qu' ça?

JEANNETTE.

Belle malice! c'est une hêche.

LÉONARD.

Une hêche?... en effet... Tiens! c'est singulier... cette cassure au manche... ça ressemble à celle de c'te nuit... ça me dégrise.

(*En ce moment, François, qui est revenu avec la clé du caveau et une lamie à la main, ouvre précipitamment la porte de la cave. Le bruit particulier que fait cette porte, en roulant sur ses gonds, frappe de nouveau Léonard, qui s'arrête.*)

LÉONARD.

Hein!... ce bruit?... c'est encore la même chose!

FRANÇOIS.

Parbleu, c'est la porte du caveau.

LÉONARD, sans être aperçu, levant un peu son bandeau, à part.
Du caveau?... il faut que je voie à voir ça.

(Il se dirige précipitamment vers le caveau.)

FRANÇOIS.

Casse-cou!... quinze marches!

LÉONARD, *à part.*

Quinze marches!... plus de doute!...

(Il s'élançe dans le caveau. Tout le monde jette un cri, et se groupe à l'entrée, croyant Léonard tombé involontairement.)

JEANNETTE.

Mon frère!... il se sera blessé!

LÉONARD, *reparaissant, et tenant François par la main.*

Non, non, j'ai trouvé ce que je cherchais.

FRANÇOIS.

Et moi aussi, mademoiselle Jeannette, v'là vos clés.

LÉONARD, *à part.*

C'est là... c'est bien là... j'ai reconnu le lieu... la place!

(Pétards et pièces d'artifice au dehors.)

FRANÇOIS.

Et vite! voilà le signal du feu de la St.-Jean. Nous n'avons que le temps tout juste; nous allons prendre le plus court... venez.

(Il va ouvrir la petite porte de la rue, et revient ensuite en scène pour faire passer la société. Léonard, pendant ce temps, retire, sans être vu, la clé du caveau, et la met dans sa poche.)

LÉONARD, *revenant, à part.*

A tout événement, je tiens la clé. Les murs ne sont pas hauts, et si c'te porte était fermée!..

JEANNETTE.

Donne-moi donc le bras, Léonard. Mais qu'as-tu encore? tu m'as l'air tout je ne sais quoi.

LÉONARD.

Moi?... rien... rien... (*à part.*) J'voudrais bien savoir... Allons retrouver Renaudin.

FRANÇOIS, *voyant revenir sa tante.*

Arrivez donc, ma tante, on n'attend plus que vous pour partir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M^{me} MASSON.

M^{me} MASSON.

Excusez-moi, si je ne vous accompagne pas, mes bons amis; mais les affaires de ma maison ne me le permettent pas. Au revoir... bien du plaisir. (*à François.*) Toi, reviens le plus tôt possible, entends-tu?

FRANÇOIS.

Suffit, ma tante.

LÉONARD, à part, désignant François.

Faut que je le fasse jaser sur le locataire du pavillon.

(Tout le monde sort par la petite porte de droite. Madame Masson est à la grille, comme attendant quelqu'un.)

FRANÇOIS, resté le dernier.

Partons, partons !

(Il sort, et tire la porte à lui.)

SCENE XVII.

M^{me} MASSON, puis LE CHEVALIER DE VALMOUR, CLÉMENTINE, précédés d'UNE SERVANTE, portant une lumière.

(Il fait nuit.)

M^{me} MASSON, à la grille.

Ils sont partis!... Approchez, M. le Chevalier; venez, venez, Mademoiselle!

VALMOUR, entrant avec Clémentine.

Chère Clémentine!... pourquoi ces craintes? votre main tremble dans la mienne!

CLÉMENTINE.

Je ne sais... mais en entrant en ces lieux... une émotion dont je ne puis me défendre...

M^{me} MASSON.

Rassurez-vous, Mademoiselle, vous serez ici en sûreté. Dévouée à M. le Chevalier, à sa famille, la reconnaissance, l'intérêt que m'inspirent votre jeunesse et vos malheurs, vous garantissent; de ma part, les soins les plus pressés et les plus respectueux.

CLÉMENTINE.

Ah! Madame, votre bonté soulage un peu mon cœur.

M^{me} MASSON, indiquant le pavillon.

Voici l'appartement que je vous destine. Je veillerai moi-même à ce que rien ne vous manque. (à la servante.) Suivez-moi.

(Elles entrent dans le pavillon.)

SCÈNE XVIII.

CLÉMENTINE, LE CHEVALIER DE VALMOUR.

VALMOUR.

Eh bien !.. Clémentine, êtes-vous enfin plus tranquille ?

CLÉMENTINE.

Quoi que vous puissiez me dire, je n'en sens pas moins tout le danger de ma situation... Ah ! M. le Chevalier, j'ai commis une grande imprudence en consentant à vous suivre !..

VALMOUR.

Je vous ai juré d'effacer ma faute par le plus entier dévouement, et je tiendrai ma promesse... Mais que pouvais-je faire dans les circonstances où nous nous trouvions ? séparée des auteurs de vos jours, en quelles mains devais-je songer à vous remettre ?.. était-ce dans celles d'un rival ?..

CLÉMENTINE.

Chevalier !..

VALMOUR.

Oui, d'un rival, car cet ami de votre père, ce Desrues dont vous m'avez parlé, il vous aime, Clémentine ; vous avez cru vous en apercevoir... et les craintes qu'il vous inspire...

CLÉMENTINE.

Je ne puis les définir !.. elles sont injustes sans doute, puisqu'il possède la confiance de ma famille... Mais les égards, les soins de cet homme, l'intérêt que je lui inspire, tout m'alarme ; et, malgré ses protestations de dévouement, je ne sais quel sentiment secret me porte à me méfier de lui... à redouter sa présence !

VALMOUR.

Tranquillisez-vous, Clémentine : le parti que j'ai pris n'est point seulement inspiré par l'amour, il l'est aussi par la raison, par la nécessité. Satisfait de l'asile que je vous ai choisi... je vais retourner à l'hôtel de Valmour, pour y attendre le retour de mon père ; je lui avouerai tout, et sa prudence réglera notre conduite.

CLÉMENTINE.

Ah ! sans la haine de mon père pour le vôtre, mon cœur s'ouvrirait à l'espérance... mais, ô ciel ! lorsqu'il apprendra ma fuite... Je crains tout de l'inflexibilité de son caractère !

VALMOUR.

Nous parviendrons à le fléchir, n'en doutez pas.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M^{me} MASSON.

M^{me} MASSON.

Tout est prêt chez Mademoiselle...

CLÉMENTINE.

Adieu donc, Chevalier,

VALMOUR.

Il faut vous quitter!

CLÉMENTINE.

Il le faut.

M^{me} MASSON.

Mademoiselle a raison. Il est tard, et les convenances exigent que vous ne restiez pas plus long-temps ici.

VALMOUR.

Je cède à vos désirs!... Adieu, Clémentine, je vais continuer à m'occuper de vous; demain j'espère vous apporter d'heureuses nouvelles

CLÉMENTINE.

Ah! rendez-moi ma mère!

VALMOUR.

Vous la reverrez bientôt.

CLÉMENTINE.

Puisse une si douce espérance se réaliser!

M^{me} MASSON.

L'heure avance, partez. Je vais ouvrir de ce côté, vous courrez moins de risque d'être aperçu.

(Elle va ouvrir la petite porte.)

VALMOUR.

Adieu, Clémentine!

CLÉMENTINE.

Adieu!

(Valmour semble s'éloigner à regret. Madame Masson le reconduit jusqu'à la porte qu'elle ferme sur lui, à double tour.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, *excepté* LE CHEVALIER DE VALMOUR.

M^{me} MASSON.

Maintenant, venez Mademoiselle; vous devez avoir besoin de repos.

CLÉMENTINE.

Le repos!... hélas! il a fui loin de moi... O ma mère!... ma mère!... Ce n'est que dans tes bras que je me croirai en sûreté!

M^{me} MASSON.

Venez, venez... (*elle la conduit au pavillon.*) Allons, je vous laisse, bonne nuit, Mademoiselle, bonne nuit.

(*Elle ferme la porte du pavillon, et se retire. Le théâtre reste un moment dans la plus profonde obscurité. Bientôt, Léonard et Renaudin paraissent sur le mur. Léonard tient une lanterne sourde, et Renaudin porte une torche non allumée, sous son vêtement.*)

SCÈNE XXI.

LÉONARD, RENAUDIN.

LÉONARD, *sur le mur.*

Personne!... descendons.

RENAUDIN.

Y sommes-nous?

LÉONARD.

Oui... voici le caveau. Il fait noir en diable, et l'obscurité nous servira... Viens, dépêchons-nous.

RENAUDIN.

Un moment, un moment; respirons un peu. Tu viens de me rencontrer, et sans me donner le temps de me reconnaître, tu m'amènes ici...

LÉONARD.

Aurais-tu peur?

RENAUDIN.

Peur?... Ah! c'est bien là ce qui m'occupe!

LÉONARD.

S'il y a quelque chose de précieux dans cette malle mystérieuse,

c'est, à coup sûr, du bien mal acquis... et autant vaut que nous en profitions que ce M. Ducoudrai.

RENAUDIN.

Ducoudrai?... et es-tu sûr qu'il se nomme ainsi?

LÉONARD.

Mais voilà dix fois que je te le répète... Oui, Ducoudrai, marchand de toiles... parti, aujourd'hui même, pour retourner en Bretagne, et par conséquent, hors d'état de venir nous déranger pendant notre opération. Je tiens tous ces détails du neveu de la maison que j'ai fait jaser. Au surplus, Ducoudrai ou un autre, le nom n'y fait rien.

RENAUDIN, à part.

Il me fait beaucoup, à moi... Mais ne lui disons pas encore le véritable motif....

LÉONARD.

Voyons, à la besogne! Il faut d'abord que je retrouve la bêche... la pioche... je crois me rappeler... Oui, les voici. Je vais descendre.

RENAUDIN.

Et moi aussi?

LÉONARD.

Non... Veille ici; je t'appellerai quand j'aurai déterré la malle.

RENAUDIN.

C'est dit; va! (*Léonard donne sa lanterne sourde à Renaudin, allume la torche, et descend dans le caveau. Les gonds crient. On aperçoit la clarté de la torche à travers les barreaux du soupirail, et bientôt, des coups sourds se font entendre. Renaudin écoutant.*) Il a beau dire, je ne suis pas à mon aise... Ce n'est pas bien d'épier ainsi les actions de mon parrain; car, comment douter que M. Desrués et M. Ducoudrai ne soient le même personnage?... Cette rencontre sur le pont de la Tournelle... la quittance que j'ai trouvée ce matin... Je ne me suis pas trompé non plus, cette nuit, quand j'ai cru le reconnaître, et la conformité du signalement me prouve clairement que c'est bien aussi mon parrain que Léonard a rencontré. Il était seul, alors... qu'est devenue madame de St-Faust?... que contient cette malle enterrée si mystérieusement?... Je grille de le savoir... et pourtant, je frissonne!... on dirait... Oui, j'ai comme un pressentiment que je me repentirai de ma curiosité... Ah! bah!... (*il se rapproche de l'entrée du caveau.*) Eh bien?...

LÉONARD, du caveau.

Le travail avance. (*Silence qui n'est troublé que par les coups de Léonard, et les mots suivans qu'il prononce en travaillant.*)

J'approche... la malle est découverte... Je touche au but...
(coups plus violens.) Le couvercle saute!...

RENAUDIN.

Est-ce de l'or?...

LÉONARD, cri d'horreur.

Ah!... (il reparait pâle, défiguré, indiquant le caveau, comme épouventé de ce qu'il vient de voir.) De l'or?... non, non...
Vois quel trésor j'ai arraché à la terre!... (il pousse Renaudin dans le caveau, après lui avoir mis sa torche dans la main. A lui-même.) Fuyons!... fuyons ce lieu d'horreur!...

(Il se retire précipitamment au fond, remonte sur l'échelle, et atteint le haut du mur à l'instant même où Renaudin, ressort du caveau.)

RENAUDIN, avec effroi.

Qu'ai-je vu!...

(Il reste comme fixé à la même place. En ce moment, Clémentine et la servante, attirées par le bruit, paraissent à la fenêtre du pavillon qu'elles ouvrent pour regarder dans le jardin. Renaudin les aperçoit, se blottit derrière un grand vase, et fait signe à Léonard de se taire. Celui-ci cache la lumière de sa lanterne, et se baisse le long du mur, pour n'être point vu.)

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente le laboratoire de chimie de Desrués, situé au rez-de-chaussée. Au fond, deux fenêtres ouvrant sur la rue. Sur chacun des côtés, deux portes. La première à gauche, communique à la boutique; la seconde du même côté conduit au cabinet que l'on a vu au premier acte. Du côté droit, celle qui est plus près de l'avant-scène, mène à l'appartement qu'occupent St.-Faust et sa fille, et l'autre sert d'issue dérobée. Au fond, entre les deux croisées, un fourneau chimique surmonté de son manteau et garni de creusets, terrines, matras, etc. A droite, une petite table et deux sièges. Çà et là des mortiers, des coupelles, des bassins, etc. Sur les murs et au plafond sont accrochés tous les instrumens chimiques en usage à cette époque, et des objets d'histoire naturelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESRUES, seul, en robe de chambre et en coiffe de nuit.

(Au lever du rideau, il fait déjà jour; mais la clarté pénètre difficilement dans le laboratoire à travers les épais rideaux d'indienne tirés devant les fenêtres. Des flammes bleuâtres s'échappent de l'un des foyers du fourneau sur lequel est un alambic composé d'une cornue et d'un récipient à quelque distance. Sur la table est un masque de verre et une cassette. On voit Desrués assis, parcourant un livre devant lui.)

Science infernale!!! ce breuvage mortel va m'aider à consommer l'œuvre que je médite depuis si long-temps... plus d'obstacle à mes vœux!... Clémentine m'était ravie et c'est son père qui a pris soin de la ramener près de moi!... Arrêté cette nuit par les exempts de la Connétablie dont j'avais dirigé les démarches, il est arraché de leurs mains, et par qui?... par le chevalier de Valmour, qui, non content de le soustraire au danger qui le menaçait, pousse la générosité jusqu'à lui rendre

sa fille!... C'en était fait, tout était perdu pour moi si le baron se fut éloigné de Paris... mais par suite de ce bonheur qui semble ne pas m'abandonner, c'est chez moi qu'il vient chercher un asile, et c'est à moi qu'il confie Clémentine! Ils ne m'échapperont plus, et dans peu, grâce à ce breuvage, dont la saveur perfide déguise les dangereux effets, la mort du crédule St-Faust m'aura laissé seul maître de la destinée de sa fille... (*Il examine de nouveau la distillation après s'être couvert la figure d'un masque de verre, s'assure qu'elle est terminée, démonte l'appareil, verse le poison dans un flacon qu'il bouche avec soin et qu'il renferme aussitôt dans une armoire; il retire son masque, en ce moment on frappe à la première porte de gauche.*) On frappe?... (*fermant vivement l'armoire.*) Qui est là?...

GERTRUDE, au dehors.

Gertrude, ouvrez mon cher maître.

SCÈNE II.

DESRUES, GERTRUDE.

(Gertrude un flacon à la main et l'habit de Desrués sur le bras.)

DESRUES, après avoir ouvert.

Que voulez-vous, Gertrude? ne savez-vous pas que lorsque je suis dans ce laboratoire, je n'aime point à être dérangé?...

GERTRUDE.

Je le sais; mais votre santé... les odeurs malfaisantes que l'on respire ici... je vous apportais ce cordial...

DESRUES.

C'est bien; posez-le là... sur cette table... et allez vous-en.

GERTRUDE, à part.

Que je m'en aille... cela ne fait pas mon compte, moi qui ne venais que pour lui apprendre... (*Haut, après avoir mis son flacon sur la table.*) Est-ce que Monsieur n'y veut pas goûter ce matin?... ce n'est pas le tout de vous occuper sans cesse à conserver la santé des autres, il faut aussi penser à la vôtre. Tenez, Monsieur, quelques gouttes seulement,

(*Elle verse de la liqueur dans le verre qu'elle présente à Desrués.*)

DESRUES, avec humeur.

Laissez-moi, vous dis-je, j'ai besoin d'être seul.

GERTRUDE, replaçant le verre sur la table. :

Jè vous laisse. (*à part.*) Qu'a-t-il donc ce matin?...

(*Elle se dirige lentement vers la porte, et paraît contrariée.*)

DESRUES.

Gertrude!...

GERTRUDE, *revenant.*

Plait-il, Monsieur ?

DESRUES.

Je veux m'habiller..... (*Pendant que Gertrude lui aide à retirer sa robe de chambre et à endosser son habit.*) Comment se trouve M. de St-Faust ?

GERTRUDE.

Il n'a pris aucun repos, et a écrit toute la nuit.

DESRUES.

Et sa fille?...

GERTRUDE.

La pauvre demoiselle!... Je m'étais installée dans une chambre voisine de la sienne, pour être plus à portée de lui donner des soins... elle n'a cessé de pleurer, et plusieurs fois, avec le nom de sa mère, je l'ai entendue prononcer celui du chevalier de Valmour.

DESRUES.

Valmour!... Retirez-vous!...

GERTRUDE, *à part.*

Retirez-vous!... c'est ça... je n'y tiens plus, moi. (*haut en se rapprochant.*) Monsieur?...

DESRUES.

Qu'est-ce encore?...

GERTRUDE.

Pardon, si je vous importune; mais votre sévérité... mes principes...

DESRUES.

Au fait.

GERTRUDE.

M. Renaudin a passé la nuit dehors, et à l'heure où je vous parle, sept heures moins un quart, il n'est pas encore rentré.

DESRUES, *préoccupé.*

Renaudin?... il suffit... plus tard... dites à M. de St-Faust que je désire avoir l'honneur de l'entretenir un moment.

GERTRUDE.

J'y vais.

(*Elle ouvre la porte qui est à l'avant-scène à droite et sort.*)

DESRUES.

C'est sans éclat, loin de Paris, que je dois me délivrer du baron... La terre de St-Faust nous offre une retraite assurée... Dès aujourd'hui je m'y rends avec lui....

(*Le baron paraît.*)

SCÈNE III.

DESRUES, DE ST.-FAUST.

DESRUES.

M. le Baron !... j'aurais été vous trouver... pourquoi quitter votre retraite ?

LE BARON.

Rassuré désormais sur le sort de ma fille, je veux déchirer le voile dont s'enveloppent mes persécuteurs, et connaître enfin la main criminelle qui s'étudie à ne me frapper que dans l'ombre. Je cours me livrer à mes juges...

DESRUES, à part.

Qu'entends-je?... (*haut.*) Imprudent ami, qu'allez-vous faire?... accusé, poursuivi... mais c'est marcher à votre perte !... Dieu me garde d'accuser personne ! mais si le marquis de Valmour est en effet l'ennemi invisible, acharné sans relâche à votre ruine, qu'espérez-vous contre un homme puissant, favorisé?...

LE BARON.

Le démasquer!...

DESRUES.

Soit ! Vous accuserez le Marquis d'avoir enlevé votre épouse... soustrait votre fils à l'autorité paternelle ; mais quelles preuves fournirez-vous à l'appui de ces accusations ?... des faits isolés, des bruits vagues... mon témoignage même, si vous l'invoquez, tournera contre vous... oui, contre vous ! car n'étant point guidé par une entière conviction, ma conscience me fera un devoir de me récuser. Quel sera le prix alors de votre imprudent éclat ? le blâme universel, l'indignation du Souverain, et peut-être... Ah ! je frémis à cette épouvantable pensée...

LE BARON.

Vous insisteriez en vain, Desrués, ma résolution est irrévocable.

DESRUES, à part.

Comment la vaincre ?

(Apercevant Clémentine, il va au devant d'elle, la prend par la main et l'amène vivement auprès de son père.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

DESRUES.

Ah!... venez, venez, Mademoiselle, votre père... le cruel!... il résiste aux prières, aux larmes de son ami! il veut aller au-devant de l'arrêt qui le condamne!...

CLÉMENTINE.

Mon père, voulez-vous donc me priver du seul appui qui me reste?

LE BARON.

Chère enfant!...

DESRUES.

En vain mon active prévoyance lui fait envisager les périls qui l'attendent; il se refuse à m'entendre, et bientôt peut-être, plongé dans un cachot, chargé de chaînes...

CLÉMENTINE.

Ah! fuyons!... fuyons, mon père!...

LE BARON.

Moi, fuir!... laisser mon ennemi jouir en paix du fruit de ses crimes? Non, non, indigne Valmour, ne l'espère pas!

CLÉMENTINE.

Le malheur vous rend injuste, peut-être, envers le Marquis.

LE BARON.

Injuste!...

CLÉMENTINE.

Le Chevalier a promis de vous convaincre de l'innocence de son père.

DESRUES, à part.

Le Chevalier!

LE BARON.

En voulant me ravir l'honneur, il m'a dégagé de toute reconnaissance.

CLÉMENTINE.

Lui? vous ravir l'honneur!... Ah! rendez-lui plus de justice.

DESRUES, à part.

Elle prend sa défense... il est aimé!...

LE BARON.

Clémentine, vous connaissez la haine de votre père pour tout

ce qui porte le nom de Valmour. Si vos sentimens pouvaient jamais la démentir... songez-y bien, dans ma juste indignation...

CLÉMENTINE.

De grâce, n'achevez pas !... oui, vous serez satisfait ; mais par pitié, conservez-vous à ma tendresse !

DESRUES.

Cédez aux conseils d'un ami véritable... consentez à me suivre à votre terre de St.-Faust.

LE BARON.

Que dites-vous ? avez-vous oublié que, dépouillé par une épouse criminelle...

DESRUES.

Ah ! M. le Baron, vous connaissez bien peu mon cœur ! En acquérant la terre de St.-Faust, je n'ai voulu que mettre ce domaine à l'abri du naufrage ; vous le restituer alors que le temps et le crédit de vos amis auraient désarmé la colère du Souverain... Tel fut ; tel est encore mon vœu le plus cher.

LE BARON.

Qu'entends-je ?

DESRUES.

Rien qui doive vous étonner ; que ne peut inspirer l'amitié ? Je m'étais fait un si grand bonheur de ramener Mademoiselle dans l'héritage de ses pères ; de vous donner cette preuve de mon dévouement... et vous voulez mourir...

LE BARON, ému.

Tant de désintéressement !... de grandeur d'âme !...

DESRUES.

Cédez à nos instances !

LE BARON.

Comment vous résister ?

DESRUES, à part.

Il est à moi !

CLÉMENTINE.

Ah ! monsieur !... une reconnaissance éternelle...

DESRUES.

Je suis déjà payé, Mademoiselle. Mais les momens sont précieux ; puisque votre père y consent, je vais songer aux apprêts d'un départ qui doit s'effectuer avant peu d'heures.

LE BARON.

Soyez donc l'arbitre de ma destinée ! Reutrons, Clémentine.

(Ils rentrent par la porte de droite.)

SCÈNE V.

DESRUES, *seul.*

Elle m'appartiendra.... Un indigne rival me dispute encore son cœur! Ce Chevalier... elle l'aime... J'ai su lire dans son âme!... Malheur à lui!... il faut que ma vengeance l'atteigne... elle l'atteindra!... Quelqu'un?...

SCÈNE VI.

DESRUES, MARIANE.

MARIANE.

Notre maître, un grand laquais vient d'apporter cette lettre pour vous; il attend la réponse.

DESRUES.

Donnez. L'écriture m'est inconnue. (*il fait signe à Mariane de se retirer, et ouvre la lettre.*) Que vois-je? le chevalier de Valmour!

« Monsieur,

» Votre réputation d'homme d'honneur, les vertus que vous possédez... » (*sourire ironique.*) Les vertus!... (*il lit bas.*) Il demande à me parler seul... et moi qui cherchais tout-à-l'heure... Il se livre lui-même!... Le lieu?... ici. L'instant? le plus rapproché possible... St-Faust et sa fille ne doivent pas se montrer avant l'heure du départ... Cette entrée dérobée... (*il indique la porte du fond, à droite.*) N'hésitons pas. (*écrivait rapidement quelques lignes.*) Mariane! Mariane! entrez, voici la réponse.

(Mariane reparait, reçoit la réponse, et sort par où elle est venue.)

SCÈNE VII.

DESRUES, *seul.*

Il va venir!... il est jeune... confiant... amoureux... en lui promettant de servir son amour, je parviendrai facilement

à mon but... hâtons-nous de tout préparer. (*il retire de l'armoire le flacon contenant le poison, le substitue au flacon que Gertrude a apporté, après l'avoir revêtu de l'étiquette du cordial.*)
Qu'il vienne !

(*Il ajoute un deuxième verre vide à côté de celui que Gertrude a apporté, et dans lequel elle a versé de son élixir au commencement de l'acte.*)

SCÈNE VIII.

DESRUES, RENAUDIN.

RENAUDIN, *qui paraît à la porte qui communique à la boutique, sans être aperçu de Desrues, dit à part.*

Mon parti est pris ; j'ai mon projet... de la fermeté!...

DESRUES, *à lui-même.*

Maintenant, assurons-nous que personne... (*il voit Renaudin.*) Renaudin!... et j'attends le Chevalier!

RENAUDIN.

Mon parrain...

DESRUES, *à part.*

Il faut l'éloigner. (*haut.*) D'où venez-vous, malheureux? vous avez encore passé la nuit dehors?...

RENAUDIN.

C'est vrai, mon parrain; mais quand vous saurez...

DESRUES.

Point d'excuses, je n'en admet plus. User davantage d'indulgence envers vous, serait encourager la débauche et la paresse... Je vous chasse!

RENAUDIN, *à part.*

Je m'attendais au début; mais patience.

DESRUES.

Vous m'avez entendu... Sortez!

RENAUDIN.

Sortir?... C'est mon dessein; mais auparavant, je tiens à ce que vous appreniez les raisons qui m'ont retenu dehors cette nuit.

DESRUES.

Qu'ai-je besoin?...

RENAUDIN.

Si fait. Il m'importe de vous donner des nouvelles de quelqu'un qui vous intéresse... de madame de St.-Faust!

DESRUES, *avec effroi.*

De madame de St.-Faust?...

RENAUDIN.

Oui!... Je l'ai vue cette nuit.

DESRUES.

Tu l'as vue?... toi?... cette nuit?... C'est impossible... tu t'es abusé!

RENAUDIN.

Non, c'était bien elle!... La mort ne défigure pas tellement sa proie, qu'il ne soit possible de la reconnaître.

DESRUES.

La mort?...

RENAUDIN.

Ecoutez, mon parrain : connaissez-vous une certaine madame Masson?....

DESRUES, *troublé.*Madame Masson?... (*à part.*) Grand dieu!

RENAUDIN.

Qui tient une maison garnie dans la rue des Nonaindières; et dont le jardin a une sortie par la rue de la Mortellerie?

DESRUES.

Eh bien?...

RENAUDIN.

Eh bien! c'est là, qu'amené cette nuit, par le hasard, par la Providence, peut-être, j'ai découvert, sous un pavillon isolé... dans une malle enfouie par un nommé Ducoudrai...

DESRUES, *atéré.*

Ducoudrai!...

RENAUDIN.

Vous pâlissez!

DESRUES, *à part.*

Il sait tout!...

(Chancelant, respirant à peine, il tombe sur un siège, auprès de la table, et cherche à déguiser son trouble.)

RENAUDIN.

Qu'avez-vous, mon parrain?... (*Desrués veut répondre, il ne le peut; ses yeux sont hagards, sa respiration embarrassée. Pour retrouver des forces, il prend le verre contenant l'élixir que Gertrude y a versé, et le porte à ses lèvres. Renaudin, qui jouit de son trouble, continue.*) Je le vois, cette conversation vous affecte; (*ironiquement.*) vous avez tant de sensibilité!... (*à lui-même, avec une vive émotion.*) Ce qu'il éprouve ne m'étonne pas! Moi-

même, rien que pour oser lui dire ça en face... jé me sens tout...

(Il saisit le flacon au poison, et en verse dans le verre qui est devant lui, pendant que Desrues boit.

DESRUES, à part, se retournant.

Que fait-il?... (il lui saisit le bras comme pour lui faire une question, et l'empêche ainsi de boire.) Un mot..... Es-tu seul maître de ce fatal secret?

RENAUDIN.

Oui, mon parrain, tout seul.

(Desrues cesse de retenir le bras de Renaudin.)

DESRUES, à part.

Ma sûreté l'exige!... (pendant que Renaudin vide son verre.) Assurons-nous de son silence pendant ses derniers instans. (ils se lèvent.) (haut.) Renaudin!

RENAUDIN, à lui-même.

Comme son ton est radouci!

DESRUES.

Le ciel a permis que tu connusses ce que tu devais ignorer toujours. Cependant je serais peut-être en droit de te reprocher une dangereuse curiosité!...

RENAUDIN.

Ah! mon parrain, point de morale, point de sermon! de votre part, ils ne m'en imposeraient plus, je vous en prévieni. Il n'est plus temps de feindre... Ce Ducondrai... l'assassin de madame de St-Faust... il est ici.... c'est vous!!!

DESRUES.

Tais-toi, malheureux! Je le vois, tu peux me perdre!... Hélas! dans sa perversité, le monde croit si facilement le mal! ce n'est pas la mort qui m'épouvante; mais un éclat qui me compromettrait... la perte de l'estime, de la considération dont je jouis... Ah! mon ami, quel coup affreux à supporter!...

RENAUDIN.

Je le crois: pour un hypocrite, ce qu'il y a de plus à craindre, c'est d'être démasqué.

DESRUES.

Malgré les apparences, je le jure devant Dieu... je suis innocent de la mort de madame de St-Faust.

RENAUDIN, indigné.

Eh! quoi? vous invoquez le témoignage de Dieu, et vous ne craignez pas que le tonnerre ne tombe sur cette maison? je ne puis voir sans frémir tant de perversité.

DESRUES, avec un mouvement de colère qu'il réprime aussitôt.
Renaudin!...

RENAUDIN.

Quelque criminel que vous soyez pourtant, vous êtes mon bienfaiteur... Rassurez-vous : je ne veux pas vous perdre.

DESRUES, avec joie.

Que dis-tu ?

RENAUDIN.

J'y mets une condition...

DESRUES.

Parle!

RENAUDIN.

Remettez aujourd'hui même à la famille de St. - Faust les 150,000 livres qui sont restés dans vos mains. Si je manque à mon devoir envers la société, en ne vous dénonçant pas à la justice, j'aurai du moins la satisfaction de vous livrer au remords d'avoir commis un crime inutile.

DESRUES, qui l'a écouté, avec une joie maligne.

Pour remplir ce devoir, je n'ai pas attendu qu'il me fut imposé. Grâce à ma probité, le Baron vient de rentrer dans tous ses droits. Il va repartir avec Clémentine pour sa terre de St.-Faust.

RENAUDIN.

Se peut-il?... Mais non, vous m'abusez encore.

DESRUES.

Eh quoi! tu pourrais douter?... Dès ce moment, tu ne me quitteras plus... J'accompagne le baron à sa terre... tu viendras avec nous.

RENAUDIN.

Moi?...

DESRUES.

Viens te dis-je... C'est là... en présence du Baron, que je saurai te convaincre, ainsi que lui, de mon innocence et de la pureté de mes intentions.

RENAUDIN.

Tant d'assurance!... Je reste confondu!...

(Ils vont sortir, lorsque Gertrude paraît.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GERTRUDE, UNE SERVANTE, PAUVRES.

DESRUES, s'arrêtant.

Gertrude!...

Desrués.

GERTRUDE.

Monsieur, les pauvres malades et les indigens du quartier, à qui vous faites habituellement l'aumône, sont réunis là devant vos fenêtres. (*Mariane couvre les fenêtres, on les aperçoit à travers les barreaux.*) Ils attendent la distribution du samedi que vous êtes dans l'usage de leur faire vous-même.

DESRUES.

Je ne puis en ce moment... *Mariane*, remplacez-moi pour aujourd'hui.

(*Celle-ci fait signe aux pauvres d'aller l'attendre, referme les fenêtres et se retire aussitôt.*)

SCÈNE X.

DESRUES, RENAUDIN, GERTRUDE.

DESRUES, *dès que tout le monde est éloigné.*
Renaudin, viens, hâtons l'instant du départ!

GERTRUDE.

Vous sortez, mon cher maître?

DESRUES.

Pour peu d'instans. En mon absence, Gertrude, veillez à ce que rien ne manque à M. de St.-Faust et à sa fille. (*bas.*) Surtout, que personne, sous quelque prétexte que ce soit, ne puisse les voir ou les entretenir.

GERTRUDE.

Soyez tranquille, Monsieur.

DESRUES.

Cette mesure intéresse leur sûreté, (*à part.*) et la mienne. Quant au chevalier... les circonstances me forcent à manquer en ce moment à notre rendez-vous; mais plus tard... (*haut.*) Partons!

(*Il sort avec Renaudin par la deuxième porte à droite.*)

SCÈNE XI.

GERTRUDE, *seule*,

Où vont-ils donc ensemble? Renaudin avait l'air soucieux; et notre maître lui-même... Eh! mais, à propos de notre maître... moi qui le laisse partir, et ce client qui l'attend depuis près

d'une heure dans son cabinet!... Étourdie que je suis!... (*Allant vivement à l'une des fenêtres et appelant.*) Monsieur! Monsieur! il ne m'entend pas!... ils auroient déjà tourné le coin de la rue... comment faire?... ma foi, retournons là haut et engageons cet homme à revenir ou à prendre patience.

(Elle se dirige vers la porte qui conduit au cabinet.)

SCÈNE XII.

GERTRUDE, JEANNETTE.

JEANNETTE, à la porte du côté de la boutique.

Gertrude!...

GERTRUDE,

Ah!, c'est vous, Jeannette?... entrez donc.

JEANNETTE, à la porte.

C'est que je ne suis pas seule... j'ai là quelqu'un avec moi qui s'intéresse beaucoup à mademoiselle de St.-Faust et qui désirerait la voir.

GERTRUDE.

Voir mademoiselle Clémentine?... et qui donc?...

JEANNETTE.

Ah! une bien brave et digne dame, allez, Gertrude, dont je vous ai parlé : madame Masson.

GERTRUDE.

Cette maîtresse de maison garnie chez qui M. le Baron a retrouvé sa fille?...

JEANNETTE.

Elle-même. Sachant que je vous connais, et n'osant se présenter seule ici, elle est venue me prier de l'amener; je l'ai laissée dans la boutique.

GERTRUDE.

Eh bien, faites la venir, Jeannette.

JEANNETTE.

Je vais la chercher.

(Elle disparaît un moment. Pendant ces mots, et aussitôt après la sortie de Jeannette, on a vu Giraud paraître à la porte qui mène au cabinet.)

SCÈNE XIII.

GERTRUDE, GIRAUD.

GIRAUD, *à lui-même.*

Il faut qu'on m'ait oublié...

GERTRUDE, *à part.*

C'est notre client... il s'impatiente... ne lui disons pas...

GIRAUD.

Votre maître se fait bien attendre, Madame.

GERTRUDE.

Que d'excuse je vous dois!... J'aurais dû vous prévenir plus tôt... mais des occupations... Il est encore absent.

GIRAUD.

Parbleu! je ne suis pas chanceux! C'est moi qui suis venu hier matin.

GERTRUDE.

Je vous remets très-bien, Monsieur; et si j'osais encore vous prier...

GIRAUD.

Impossible. Je ne suis pas de Paris, et je voudrais profiter des affaires qui m'y retiennent aujourd'hui pour terminer celle qui m'amène ici.

GERTRUDE.

En ce cas si vous voulez attendre, Monsieur ne sera peut-être pas long-temps.

GIRAUD.

Soit!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JEANNETTE, M^{me} MASSON.

(Pendant cette scène, Giraud s'occupe à examiner les divers instrumens de chimie, et ne porte aucune attention à ce qui se dit sur le devant.)

JEANNETTE, *à madame Masson.*

Entrez, entrez!... Tenez, voilà Gertrude.

M^{me} MASSON.

Voulez-vous bien me conduire auprès de mademoiselle de St.-Faust?

GERTRUDE.

Je ne le puis, mademoiselle Clémentine et son père ne sont pas visibles.

M^{me} MASSON.

Que me dites vous-là?... Cette chère demoiselle!... Vous ne sauriez croire l'intérêt qu'elle m'inspire. Mais si vous la préveniez que je suis ici...

GERTRUDE.

Impossible, mes ordres sont précis; mais je puis au moins vous rassurer sur son compte.

M^{me} MASSON.

Ah! tant mieux!... Et savez-vous si son père est toujours bien irrité contre le chevalier de Valmour?...

GERTRUDE.

Il doit l'être.

M^{me} MASSON.

Ce pauvre chevalier, si tendre... si épris!... il m'avait tant priée de plaider sa cause auprès de M. le Baron, de me porter garant de la pureté de ses intentions!

GERTRUDE.

Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous engager à attendre mon maître... et quand il rentrera...

FRANÇOIS, *en dehors.*

Ma tante Masson!... mademoiselle Jeannette!...

JEANNETTE.

Qu'est-ce que j'entends donc là?...

M^{me} MASSON.

C'est la voix de mon neveu.

JEANNETTE.

Mais en effet, le voilà qui accourt... comme il a l'air effaré!...

SCENE XV.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *essoufflé.*

Ma tante! ma tante!... Ah! vous v'là, et vous aussi, mademoiselle Jeannette?... ouf!... j'ai t'y couru!... heureusement qu'avant d'partir, ma tante m'avait dit où elle allait... j'ai pris tout de suite mes jambes à mon cou et me v'là!

M^{me} MASSON.

Que nous veux-tu?...

FRANÇOIS.

Eh vite! eh vite!... venez toutes les deux à la maison!

M^{me} MASSON.

Que s'y passe-t-il donc?

FRANÇOIS.

C'qu'il s'y passe?... d'jolie choses, allez!... à l'heure où je vous parle, vot' maison est pleine de justice. Monsieur le lieutenant criminel en personne, accompagné de tout le Châtelet, vient d'y descendre!... Tout le Châtelet!... ça fait frémir!... ah! quel esclandre dans le quartier!...

M^{me} MASSON.

Mais qui est donc cause?

FRANÇOIS,

Qui?... vot' M. Ducoudrai, ma tante, vot' M. Ducoudrai! Joli garçon que vous logiez là!... je vous laisse à deviner dans quelle intention il vous avait loué vot' caveau, et ce qu'on vient d'y trouver?

M^{me} MASSON.

Parle, explique-toi.

FRANÇOIS.

Eh bien! ma tante, on vient d'y trouver une femme... morte... assassinée!

TOUS.

Assassinée!...

(Ici Giraud se rapproche, et semble prendre intérêt à la conversation.)

FRANÇOIS.

L'acélérat!... a-t-on idée d'une chose pareille! (à Jeannette.)
Vot' frère est compromis là-dedans; Mam'zelle.

JEANNETTE, surprise.

Léonard?

FRANÇOIS.

Eh oui!... c'est lui qui a tout découvert.

TOUS.

Comment cela?

FRANÇOIS.

Il était à se rafraîchir ce matin dans un cabaret, en attendant un camarade. Il a le vin bavard, votre frère, à ce qu'il paraît. Dans la conversation avec ses voisins, il parle d'une malle qu'on lui a fait porter, d'un cadavre qu'il a trouvé dans une cave. Il y avait là, par hasard, tout près... de ces gens qui ne laissent ja-

mais rien tomber par terre... vous comprenez ? On lui met la main sur le collet, et on le conduit chez le commissaire, où c' qu'il a fait une déposition qui a déterminé une descente de justice chez nous.

JEANNETTE.

Là, j'étais bien sûre que cette maudite aventure de l'autre nuit lui jouerait un mauvais tour.

GERTRUDE.

Dites-moi : les aveux de M. Léonard ont dû déjà mettre la justice sur les traces de l'assassin ?...

FRANÇOIS.

Il y a bien autre chose que les aveux de Léonard. M le chevalier de Valmour est à la tête de tout ça. Faut l'entendre sur le compte de vot' M. Ducoudrai, allez !...

M^{me} MASSON.

M. Ducoudrai ?... non, je ne puis croire qu'un si galant homme...

FRANÇOIS.

Oui ! galant !... à la façon de Barbe-Bleue !...

M^{me} MASSON.

Au surplus, il sera facile de s'assurer de la vérité, en prenant des renseignemens à Rennes, en Bretagne.

FRANÇOIS.

Laissez donc, ma tante... on trouvera vot' Ducoudrai à Rennes, comme on a trouvé ces jours-ci, à Versailles, un certain particulier qu'on dit être le même individu, et qui se nomme Beaupré.

GIRAUD, s'approchant.

Beaupré ?... pardon... vous connaissez cette affaire ?

FRANÇOIS.

Parbleu, je viens d'en entendre parler assez là-bas ; mais vous-même...

GIRAUD.

Oh ! moi, c'est différent, et quand je vous aurai dit qui je suis..... Je me nomme Giraud, et suis tonnelier à Versailles.....

FRANÇOIS.

Comment, c'est chez vous que ce coquin de Beaupré ?...

GIRAUD.

A empoisonné son neveu... c'est-à-dire le jeune homme à qui il donnait ce titre.

M^{me} MASSON.

Quel tissu de scélératesse !...

FRANÇOIS.

Ah! vous êtes M. Giraud?... Eh bien! il me vient une fameuse idée pour savoir si ce Beaupré et ce Ducondrai sont en effet le même personnage. Vous connaissez l'un, nous connaissons l'autre... comparons les signalements.

GIRAUD.

Volontiers.

JEANNETTE.

Mais ne vaut-il pas mieux que Monsieur s'explique devant le Magistrat?

GIRAUD.

Vous avez raison... plutôt que d'attendre ici... j'en serai quitte pour revenir...

JEANNETTE.

Venez, madame Masson... je suis d'une inquiétude sur le compte de mon frère...

M^{me} MASSON.

Et moi donc!... c'est que voilà qui peut faire le plus grand tort à ma maison!...

JEANNETTE.

Adieu, Gertrude.

GIRAUD.

Je vous suis, Madame!

M^{me} MASSON.

Venez, mes amis.

FRANÇOIS.

Oui, ma tante.

(Ils sortent tous trois du côté de la boutique.)

SCÈNE XVI.

GERTRUDE, seule.

Cette pauvre dame!... je conçois qu'il y a de quoi lui mettre Martel en tête. Un événement pareil!... je ne voudrais pas pour tout au monde que semblable affaire fut arrivée dans cette maison.

SCÈNE XVII.

DESRUES, GERTRUDE.

DESRUES, rentrant par la deuxième porte de droite.

Gertrude, je vous trouve à propos. Rendez-vous sur-le-champ auprès de M. le Baron, et prévenez-le que tout est prêt pour notre départ.

GERTRUDE.

Comment, vous partez, Monsieur?

DESRUES.

J'accompagne mademoiselle Clémentine et son père.

GERTRUDE.

Je comprends.

(Elle entre chez M. de St.-Paust.)

SCÈNE XVIII.

DESRUES, seul.

Je vais donc emmener loin de Paris les deux seuls êtres qui peuvent compromettre ma sûreté. Renandjin, m'attend dans la chaise, que par prudence j'ai laissée stationner au coin de la rue voisine; cette nuit, je ne la craindrai plus; et je touche enfin au terme de toute alarme. (*Bruit extérieur. Voix confuses. Tumulte.*) Mais qu'entends-je? d'où vient cette rumeur?

(Le tumulte augmente. Desrués s'apprête à aller voir lui-même ce qui se passe.)

SCÈNE XIX.

DESRUES, CLÉMENTINE, PUIS M. LE BARON, et GERTRUDE.

CLÉMENTINE, accourant avec effroi.

Ah! par pitié, Monsieur, sauvez, sauvez mon père!...

DESRUES.

Quel nouveau danger?...

Desrués.

CLÉMENTINE.

N'entendez-vous pas ce tumulte... ces soldats?... on vient sans doute pour l'arracher de mes bras!...

DESRUES.

Se pourrait-il? ô ciel!...

LE BARON, *entrant*.

Ma fille!...

CLÉMENTINE.

Au nom du ciel, mon père, ne vous montrez pas!

DESRUES.

Point d'imprudence, M. le Baron! peut-être n'est-ce qu'une fausse alarme... Demeurez, je vais moi-même...

GERTRUDE, *accourant*.

Notre maître!... notre maître!...

DESRUES.

Que se passe-t-il?

GERTRUDE.

Un officier du Châtelet, et des gens du guet, assiègent depuis un moment notre porte. On parle d'arrestation; et je viens d'entendre donner l'ordre de ne laisser sortir qu'un seul de cette maison.

CLÉMENTINE.

Grand Dieu!

DESRUES.

Attendez!... tout espoir n'est pas perdu!

TOUS.

Que dites-vous?

DESRUES, *indiquant la deuxième porte de droite*.

Par une issue placée au fond de ce corridor, et dont ils ne peuvent avoir connaissance, nous aurons peut-être encore le temps de vous soustraire à leurs recherches, et de gagner la voiture.

GERTRUDE.

En effet.

CLÉMENTINE.

Ne perdons pas une minute! Venez, mon père!

GERTRUDE.

Il est sauvé!

(Au moment où les trois personnages s'apprétaient à franchir le seuil de la porte, un Exempt paraît, et les arrête.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, L'EXEMPT, puis le CHEVALIER DE VALMOUR,
SOLDATS, etc.

L'EXEMPT.

Un moment!

Il est perdu!...

Résignons-nous!

Malédiction!...

L'EXEMPT.

Qui de vous est M. Desrués?

DESRUÉS.

Moi!

L'EXEMPT.

Vous avez donné asile à M. le Baron de St.-Faust?

DESRUÉS.

Qui vous a dit, Monsieur?...

L'EXEMPT.

Vous allez le savoir, (*Parlant au dehors.*) Approchez, M. le Chevalier.

(*Le Chevalier paraît. Surprise et indignation générale à sa vue.*)

TOUS.

Valmour!...

CLÉMENTINE.

C'est lui qui a trahi mon père!...

VALMOUR.

Clémentine!...

CLÉMENTINE.

Laissez-moi, cruel!

LE BARON.

Il appartient au fils du Marquis de Valmour de dévouer à la mort le père de celle qu'il a voulu déshonorer!

VALMOUR.

M. le Baron, voilà comme un gentleman répond à de pareilles offenses. Lisez, Clémentine.

(*Il remet à Clémentine une lettre cachetée.*)

CLÉMENTINE, *Pouvant.*

O ciel!... votre grâce, mon père!...

TOUS.

Qu'entends-je?...

VALMOUR.

Oui, votre grâce, que le marquis de Valmour, mon père, a sollicité des bontés du Roi, comme l'unique récompense de ses services.

LE BARON.

Ma grâce!... et c'est à lui que je la dois!...

VALMOUR.

M. le Baron, le malheur vous rendit trop long-temps injuste envers mon père: que sa générosité vous éclaire enfin! Bientôt, hélas! vous serez tout-à-fait désabusé sur son compte.

TOUS.

Que signifie?...

VALMOUR, *retirant de son doigt un anneau qu'il présente au Baron.*

Monsieur le Baron, connaissez-vous cet anneau?

CLÉMENTINE.

Grand dieu!... c'est l'anneau que portait ma mère!

VALMOUR.

Sa mère!...

LE BARON.

Oui, c'est bien celui que pour gage de notre union...

VALMOUR.

Il est donc vrai?... Funeste conviction!...

DESRUES, *à part.*

Que penser?...

LE BARON.

Ma surprise est extrême!... Comment cet anneau se trouve-t-il entre vos mains?

VALMOUR.

Ah! Monsieur, que me demandez-vous?...

CLÉMENTINE.

La vérité...

LE BARON.

Quelque funeste qu'elle soit!

VALMOUR.

Hélas! ma tristesse et ma douleur ne vous l'ont-elles pas déjà révélées?

CLÉMENTINE.

Juste ciel! ma mère!...

VALMOUR.

Souffrez que je vous épargne d'horribles détails...

CLÉMENTINE.

Non, non, parlez!

LE BARON.

Nous vous en conjurons!

VALMOUR.

Eh bien! apprenez donc que, victime, ainsi que son jeune fils, d'un monstre caché sous les noms de Beaupré et de Ducoudrai... madame de St.-Faust...

LE BARON.

Ils l'ont tuée!...

CLÉMENTINE.

Ma mère!... Ah! je me meurs!...

(Elle tombe sans connaissance aux pieds de Desrués qui, pendant toute cette scène, s'est trouvé dans une position difficile à décrire.)

DESRUES.

Clémentine!...

LE BARON.

Ma fille!...

VALMOUR, à Gertrude.

Portez-lui donc des secours!...

(On la relève, et on la place sur un siège.)

GERTRUDE.

Attendez, attendez!...

(Elle saisit le flacon au poison, en verse dans un verre qu'elle approche des lèvres de Clémentine.)

DESRUES, qui relève les yeux en ce moment, s'aperçoit de l'action et s'écrie avec effroi.

Juste ciel!... qu'allez-vous faire?... Arrêtez! arrêtez!...

GERTRUDE, insistant.

Pourquoi?... Laissez donc, Monsieur.

DESRUES, lui arrachant le verre, et le jetant à terre.

Malheureuse!... ce breuvage donne la mort!

LE BARON ET VALMOUR.

La mort!...

(Pendant ce temps, Léonard et Renaudin, escortés de soldats, ont paru au fond et au dehors. Ils traversent la scène, et entrent dans le laboratoire, au moment où Desrués a prononcé ces mots.)

SCÈNE XXI.

LES MÉMES, LÉONARD, RENAUDIN, SOLDATS.

RENAUDIN, *jetant un cri terrible, et s'élançant vers Desrués qui demeure frappé de terreur à sa vue.*

Cette liqueur donne la mort... et tu m'as laissé!.. Ah! je te devine : voilà donc la cause des souffrances que j'éprouve!... Tu voulais te soustraire aux révélations que je puis faire... mais il me restera encore assez de temps pour dévoiler tes crimes!

TOUS.

Qu'entends-je?...

L'EXEMPT.

Quel est cet homme?

LÉONARD.

C'est Renaudin, monsieur l'Exempt... le camarade en question, que vous aviez l'ordre de venir arrêter. (*montrant les soldats.*) Ces messieurs m'amenaient ici pour me confronter avec lui. Je l'ai aperçu dans une voiture, au coin de la rue, et comme sa déposition peut me tirer d'affaire, je l'ai fait arrêter.

RENAUDIN, *recueillant ses forces.*

Écoutez!..... Ce Ducoudrai, l'assassin de madame de St.-Faust, le même qui, sous le nom de Beaupré, a donné la mort au jeune Ernest à Versailles, il est devant vous... c'est lui!.....

(*Mouvement général d'horreur. Tout le monde s'éloigne de Desrués*)

GERTRUDE, *seule, se rapprochant de son maître.*

Quelle indignité!... Oser accuser ce digne homme de tant de forfaits!... Vous, malheureux, vous qui lui devez tout!... Ne l'écoutez pas! mon maître est innocent!

LÉONARD, *s'approchant.*

Doucement... Je n'ai point vu sa figure; mais pour la taille... le physique, je répons que c'est là mon particulier de l'autre nuit.

GERTRUDE.

Eh quoi! Monsieur, vous ne dites rien pour vous défendre?

Mais, j'y songe... fort heureusement on n'a laissé sortir personne...

DESRUES, à lui-même.

Que va-t-elle faire?...

GERTRUDE, courant à la porte qui conduit à la boutique, et à celle du cabinet.

Accourez, accourez vite!...

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M^{me} MASSON, GIRAUD, FRANÇOIS ET JEANNETTE.

GERTRUDE, amenant Giraud et madame Masson.

Venez, venez; regardez Monsieur..... le reconnaissez-vous?...

GIRAUD.

C'est Beaupré!...

M^{me} MASSON.

C'est Ducoudrai!...

DESRUES.

Je suis perdu!...

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait?...

LE BARON.

Il n'est donc plus de doute!...

(Desrues, entre madame Masson et Giraud, paraît atterré. Le Baron et Valmour le regardent avec horreur. Renaudin semble jouir de son trouble. On voit paraître, au-delà des fenêtres, dans la rue, des gens du peuple qui se groupent diversement, et semblent prendre part à ce qui se passe chez Desrues.)

L'EXEMPT.

Qu'avez-vous à répondre à cette double accusation?...

DESRUES.

Rien... J'ai des ennemis, Monsieur, je ne croyais pas en avoir... Je mets tout mon espoir dans la justice de ma cause, et j'en appelle au jugement des malheureux que j'ai secourus.

L'EXEMPT, à Desrués.

Suivez-moi devant le Lieutenant-Criminel.

DESRUÉS.

J'obéis ; mais je le répéterai jusques sur l'échafaud : je suis innocent !...

(Desrués est au milieu des gardes qui l'entraînent ; sa contenance est ferme , et ses yeux , levés vers le ciel , semblent le prendre à témoin de son innocence ; et chacun exprime l'horreur que ce monstre lui inspire.)

TABLEAU.

20 J. 63

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.